



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

إِقْرَأْ

LE MAGAZINE HEBDOMADAIRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Vers
un monde
sans foi ni loi ?



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

94

8 au 14 janv. 2026

Le Billet du Recteur

QUAND LES RÈGLES
SE VIDENT DE LEUR SENS

BOULEVERSEMENTS
GÉOSTRATÉGIQUES
DU MONDE

PHARAON DANS LA BIBLE :
DU PROTECTEUR
À L'OPPRESSEUR



DRAGI

94





Sommaire

p. 9

Le billet du Recteur

QUAND LES RÈGLES SE VIDENT DE LEUR SENS

PAR LE RECTEUR CHEMS-EDDINE HAFIZ

p. 13

Focus sur une actualité

**BOULEVERSEMENTS GÉOSTRATÉGIQUES
DU MONDE : QUATORZE SIÈCLES DE CENTRALITÉ
DANS LE MONDE MUSULMAN**

PAR NOA ORY

p. 15

Contribution

**QUAND LA RAISON DU DROIT INTERNATIONAL
NE SUFFIT PLUS**

PAR RACHID AZIZI

p. 17

Laïcité

**VIVRE LA FOI DANS UN ÉTAT DE DROIT
IMPARFAIT**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 19

Contribution

**QUAND L'HISTOIRE REVIENT À HAUTEUR
D'HOMME POURQUOI LE MONDE MUSULMAN
OCCUPE À NOUVEAU UNE PLACE DÉCISIVE – ET
CE QUE CELA CHANGE POUR CEUX QUI Y VIVENT**

PAR AMINE BENROCHD

p. 23

Actualités de la Mosquée de Paris

DU 8 AU 14 JANVIER 2026

p. 25

**UNE CHANCE SUR UN MILLION
PARCOURS D'UN SERVITEUR DE LA RÉPUBLIQUE**
PAR NASSERA BENAMRA

p. 28

Paroles du Minbar

**LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI
LA SINCÉRITÉ, FONDEMENT DE LA PAIX**
PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDI

p. 30

Le Coran m'a appris

QUE LE POUVOIR CONFISQUE LE REGARD
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 32

Le Saviez-vous ?

**QUAND LE POUVOIR DEVIENT UNE ÉPREUVE,
PHARAON EST UN SCHÉMA**
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 33

Résonances abrahamiques

**PHARAON DANS LA BIBLE :
DU PROTECTEUR À L'OPPRESSEUR**
PAR RAPHAËL GEORGY

p. 35

Récits célestes

**À CHAQUE COMMUNAUTÉ, NOUS AVONS
ASSIGNÉ UN RITE AUQUEL ELLE SE CONFORME**
PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDI

p. 37

Portrait

**PATRICE LUMUMBA
UNE MAIN DANS LES GRADINS...
ET UNE STATUE QUI DÉFIE L'OUBLI**
PAR AHMED MOUSSA

p. 39

Regard fraternel

**MAÏMONIDE DE CORDOUE
UN GÉNIE JUIF DE LA CIVILISATION
ARABO-MUSULMANE**
PAR NASSERA BENAMRA





p. 42

Découvrons-là

**UN JEUNE MUSULMAN
DANS UN MONDE CHAOTIQUE :
DIALOGUE DANS UN AMPHITHÉÂTRE
AVEC DES ÉTUDIANTS**

PAR CHEIKH ABDELALI MAMOUN

p. 44

Sabil al-Iman, éclats spirituels de la semaine

LA CONSTANCE, QUAND LA JUSTICE VACILLE

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 47

Invocation

“DANS LE TUMULTE DU MONDE”

p. 48

Le Hadith de la semaine

**LORSQUE DIEU ACCORDE UN SURSIS À L'INJUSTE :
ENTRE L'ILLUSION DE L'IMPUNITÉ ET
L'INÉLUCTABILITÉ DE LA JUSTICE**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 50

Le vrai du faux

SI LA FAIM ÉTAIT UN HOMME, JE LE TUERAI

PAR CHEIKH RACHID BENCHIKH

p. 52

Mizan El-Qadhaya

**DE L'HISTOIRE À L'AVIS RELIGIEUX :
YENNAYER ENTRE HÉRITAGE CULTUREL
ET JURISPRUDENCE MUSULMANE**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 54

Penser

**DE LA TENTATION DU VACARME
À L'ÉLARGISSEMENT DE LA CONSCIENCE :
AUTOUR DE LA CRISE DU DISCOURS RELIGIEUX...**

PAR AHMED MOUSSA

p. 56

Notre mosquée

**NI DISCOURS FIGÉ NI PROTOCOLE :
LES VŒUX DU RECTEUR AUX ÉQUIPES
DE LA GRANDE MOSQUÉE**

PAR NASSERA BENAMRA

p. 58

A la découverte des mosquées du monde

**LA MOSQUÉE DU SULTAN TIPU :
UNE ARCHITECTURE DE RÉSISTANCE ET DE FOI,
AU CŒUR DE L'INDE MUSULMANE**

PAR NOA ORY

p. 64

Les Mots voyageurs

YATAGAN

PAR NOA ORY

p. 68

Plumes en éveil : un livre coup de coeur

ATLAS DES RELIGIONS
FRANK TÉTART

p. 69

Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON

p. 70

Le citation de la semaine

**“LE XXI SIÈCLE SERA SPIRITUEL OU NE SERA PAS”
ANDRÉ MALRAUX**

p. 71

Événement à venir

À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS





Le billet du Recteur

n° 93

QUAND LES RÈGLES SE VIDENT DE LEUR SENS

Le trouble du monde contemporain ne s'explique pas seulement par la violence des conflits ou par la brutalité renouvelée des rapports de force. Ces manifestations, aussi spectaculaires soient-elles, ne sont que la surface visible d'un désordre plus profond. Ce qui se fissure aujourd'hui, ce n'est pas tant l'ordre que l'idée même d'ordre ; non pas les règles en tant que telles, mais le sens qui les rendait acceptables.

Nous assistons à une fatigue des normes. Les mots continuent de circuler, mais ils ne portent plus. La loi est encore proclamée, mais elle ne convainc plus. La foi est encore invoquée, mais elle ne structure plus. Entre les deux, le lien organique s'est relâché. Là où la règle devait exprimer une finalité collective, elle devient un instrument. Là où la foi devait discipliner les consciences, elle se transforme en drapeau.

On s'étonne alors du comportement de certains dirigeants, de leur désinvolture à l'égard des équilibres patiemment construits, de leur propension à substituer le langage de la force à celui du droit. Mais ces ruptures ne surgissent pas ex nihilo. Elles sont le produit d'un monde où l'ordre ancien ne parvient plus à justifier sa propre légitimité, où les principes universels apparaissent appliqués à géométrie variable, où le droit n'est plus perçu comme une norme commune, mais comme un privilège réservé.

L'Europe, longtemps convaincue que le progrès du droit finirait par neutraliser la violence, découvre sa propre vulnérabilité. Elle défend un ordre qu'elle ne maîtrise plus entièrement, et dont elle n'est plus le centre organisateur. Dépendances économiques, fragmentations politiques, difficulté à produire une volonté commune : autant de signes d'un affaiblissement qui n'est pas conjoncturel, mais structurel.

Quant au monde musulman, il incarne peut-être avec le plus de netteté cette contradiction de l'époque. Il est omniprésent dans les discours, les peurs, les projections stratégiques, mais demeure largement absent des lieux où se définissent réellement les règles du jeu. Placé au cœur des enjeux, sans être reconnu comme sujet de son propre devenir. Objet d'analyses, rarement acteur de la formulation des normes.

Dans l'histoire des sociétés, il existe un moment précis où l'ordre ne s'effondre pas encore, mais ne tient déjà plus. Les institutions subsistent, les lois demeurent en vigueur, les frontières sont toujours tracées. Pourtant, le ressort intérieur qui faisait accepter l'autorité s'est affaibli. Ce n'est pas l'absence de règles qui provoque la crise, mais l'accumulation d'injustices tolérées, l'écart croissant entre ceux qui décident et ceux qui subissent, l'impression diffuse que la norme protège davantage qu'elle n'ordonne.

**Ce n'est pas l'absence
de règles qui provoque la
crise, mais l'accumulation
d'injustices tolérées.** ”

Alors l'État se raidit. La règle se durcit. La contrainte remplace l'adhésion. Mais ce durcissement ne sauve pas l'ordre ; il en précipite la décomposition. Une loi qui n'est plus portée par un sens partagé cesse d'être une médiation : elle devient une technique de domination, vouée à être contournée, puis contestée.

Ce décalage n'est pas uniquement politique. Il est moral et symbolique. Lorsqu'un ordre cesse d'être perçu comme juste, il cesse d'être respecté. Lorsqu'une loi n'exprime



Lorsque la foi n'est plus qu'un marqueur identitaire ou un outil de mobilisation, elle perd sa fonction régulatrice, sa capacité à pacifier les rapports humains.

plus une idée du bien commun, elle se réduit à un rapport de force codifié. Et lorsque la foi n'est plus qu'un marqueur identitaire ou un outil de mobilisation, elle perd sa fonction régulatrice, sa capacité à pacifier les rapports humains.

Les sociétés entrent alors dans une zone grise : ni véritablement sans règles, ni réellement gouvernées par des principes. Les normes existent encore, mais elles ne sont plus crues. Les valeurs sont

proclamées, mais elles n'orientent plus les comportements. C'est dans cet interstice que surgissent les stratégies unilatérales, les replis brutaux, les figures de rupture.

Non parce que le monde serait devenu irrationnel, mais parce qu'il cherche, à tâtons, un nouvel équilibre souvent au prix de désordres majeurs.

Dans un tel contexte, il est illusoire de dissocier les questions de foi, de loi, d'identité et de souveraineté. Elles forment un même nœud. Et c'est là que se joue l'essentiel : dans la capacité ou l'incapacité des sociétés à refonder un sens commun qui ne soit ni pure domination, ni abdication morale.

Ce qui menace notre monde n'est pas l'absence de règles, mais leur prolifération sans légitimité. Ce n'est pas la disparition de la foi, mais sa réduction à un langage de combat ou de repli.

Nous entrons dans une époque où les équilibres ne se maintiendront plus par inertie. Ils devront être pensés, reconstruits, parfois douloureusement assumés. À défaut, les bouleversements géopolitiques ne feront que s'accélérer, et les sociétés continueront de glisser vers un monde où la force précède le droit, et où le sens arrive toujours trop tard.

À Paris, le 14 janvier 2026

CHEMS-EDDINE HAFIZ

Recteur de la Grande Mosquée de Paris



Focus

sur une actualité

BOULEVERSEMENTS GÉOSTRATÉGIQUES DU MONDE : QUATORZE SIÈCLES DE CENTRALITÉ DANS LE MONDE MUSULMAN

PAR NOA ORY

Il est impossible de comprendre les bouleversements géostratégiques contemporains sans interroger un fait majeur, trop souvent relégué au second plan : pendant plus de quatorze siècles, le monde musulman a occupé une position centrale dans l'histoire politique, économique et symbolique du monde. Non pas une centralité abstraite ou idéologique, mais une centralité géographique, stratégique, intellectuelle et civilisationnelle.

Dès le VII^e siècle, l'expansion de l'islam ne crée pas un monde clos ; elle réorganise les espaces hérités de l'Antiquité tardive. Les anciens axes byzantins et sassanides ne disparaissent pas : ils sont recomposés. De la Méditerranée à l'océan Indien, du Sahara aux steppes d'Asie centrale, se met en place un vaste continuum politique et commercial qui relie durablement trois continents.

Pendant des siècles, les grandes routes du monde passent par les terres d'islam : routes de la soie, de l'or, des épices, des savoirs. Les capitales musulmanes Damas, Bagdad, Le Caire, Cordoue, Samarcande, Istanbul ne sont pas de simples centres régionaux : elles sont des nœuds du monde, où circulent marchandises, idées, techniques, diplomaties.

Cette centralité ne fut jamais uniforme ni pacifiée. Elle fut traversée de conflits, de rivalités impériales, de luttes dynastiques. Mais elle constitua un système-monde cohérent, capable d'intégrer la diversité sans la dissoudre.

L'islam politique classique n'était pas un État-nation avant l'heure ; il reposait sur une articulation souple entre autorité, loi, culture et circulation.

La rupture ne vient pas d'un déclin interne soudain, mais d'une reconfiguration globale à partir du XVI^e siècle, puis surtout du XIX^e. L'Atlantique supplante progressivement la Méditerranée comme centre de gravité du monde. Les puissances européennes imposent de nouveaux récits de domination, de nouveaux découpages territoriaux, une autre temporalité de l'histoire. Le monde musulman passe alors du centre au théâtre, du moteur au terrain.

Le XX^e siècle parachève ce déplacement. Les frontières issues de la colonisation, la guerre froide, la dépendance énergétique, puis la mondialisation financière transforment durablement les équilibres. Pourtant, malgré les discours de marginalisation, la réalité géostratégique demeure : le monde musulman reste un espace clé. Détroits, routes maritimes, ressources énergétiques, zones de contact entre grandes puissances : rien d'essentiel ne s'y joue sans lui.

Les bouleversements actuels, fragmentation des alliances, retour des logiques de puissance, affaiblissement du multilatéralisme, conflits asymétriques, ne marquent pas une sortie de l'histoire, mais un retour brutal du temps long. Ce qui vacille aujourd'hui, ce sont les récits simplificateurs hérités du XX^e siècle, non la centralité stratégique réelle de ces régions.

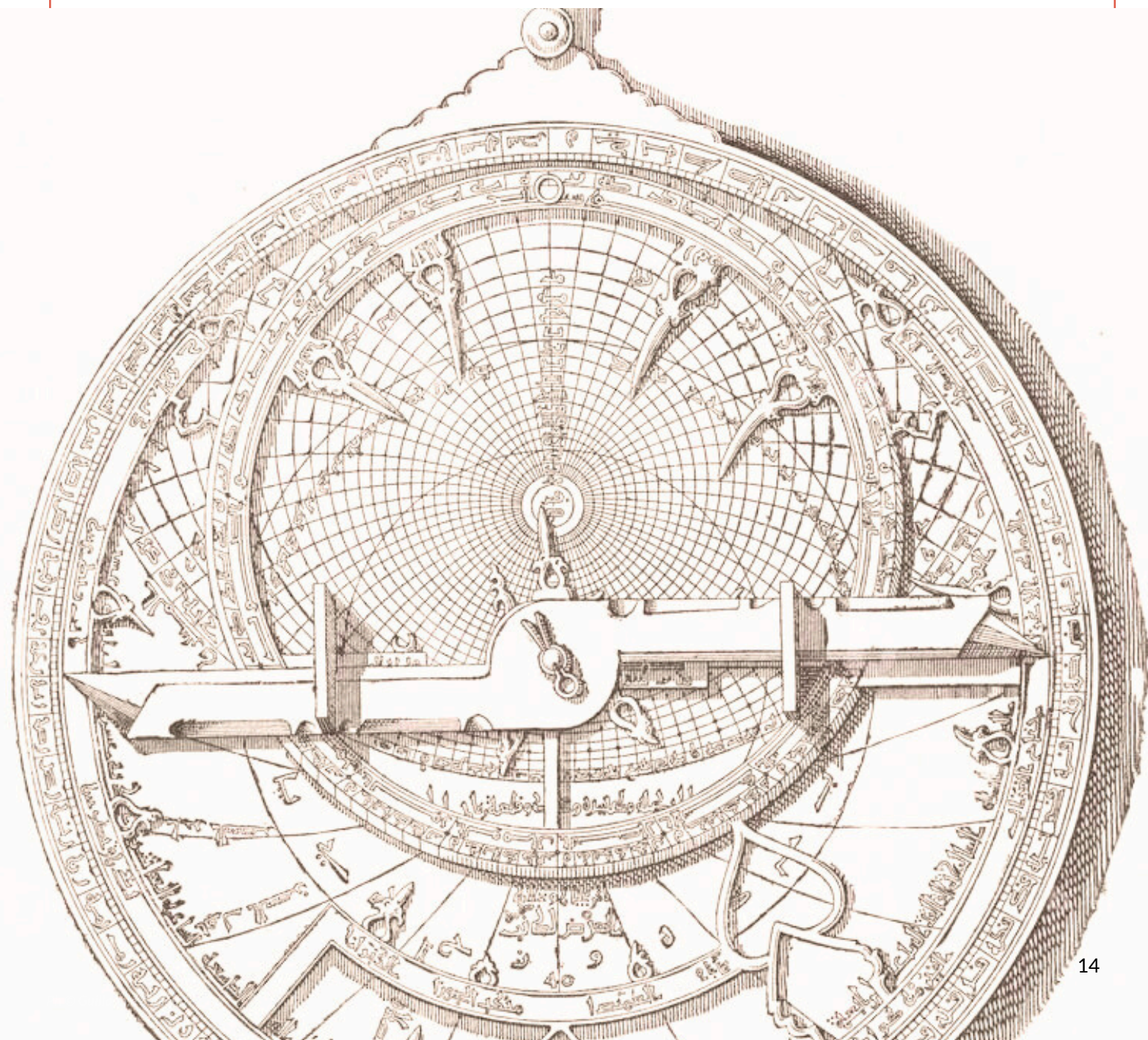
Dans ce contexte, le religieux devient souvent

le langage visible de crises qui sont avant tout politiques, sociales et géostratégiques. L'islam est alors convoqué comme explication, parfois comme accusation, rarement comme objet d'analyse rigoureuse. Cette confusion est l'un des symptômes majeurs de notre incapacité à penser la complexité du monde contemporain. Car le monde musulman n'est ni un bloc homogène, ni une exception historique. Il est traversé par les mêmes tensions que le reste du monde : rapport à l'autorité, quête de souveraineté, aspirations de la jeunesse, crise du sens, concurrence des mémoires. Ce qui le distingue, c'est d'avoir longtemps occupé une

position structurante, dont les effets se font encore sentir aujourd'hui.

Comprendre les bouleversements géostratégiques du monde suppose donc un déplacement du regard : ne plus penser le monde musulman comme une périphérie instable, mais comme un espace central reconfiguré, dont l'histoire longue continue d'informer le présent.

C'est à cette lecture exigeante, débarrassée des simplismes et des peurs, que ce Focus invite. Non pour réhabiliter un âge d'or, mais pour restaurer l'intelligence du temps long, seule capable d'éclairer les fractures du présent et les possibles de l'avenir.



Quand la raison du droit international ne suffit plus

PAR RACHID AZIZI

On croyait autrefois que le droit international parlait une langue universelle. Qu'il suffisait d'énoncer les principes, de rappeler les textes, de convoquer les conventions pour contenir la force, limiter l'arbitraire et protéger les plus vulnérables. Le droit, pensait-on, finirait toujours par s'imposer aux puissances comme une raison supérieure, patiemment construite après les drames du XX^e siècle. Il incarnait une promesse : celle d'un monde régi par des règles communes plutôt que par le rapport de force.

Mais nous vivons un temps où cette raison juridique ne suffit plus. Non parce qu'elle serait devenue illégitime, mais parce qu'elle se heurte frontalement au retour du politique dans sa forme la plus brute. Le droit international existe toujours, ses normes sont claires, ses principes inchangés. Ce qui change, ce n'est pas le droit, c'est sa capacité à contraindre ceux qui détiennent le pouvoir.

Ce basculement n'est pas théorique. Il s'observe chaque fois que les règles sont rappelées, puis contournées, relativisées ou suspendues au nom d'intérêts supérieurs : sécurité nationale, stabilité régionale, souveraineté stratégique. Le droit international devient alors un langage commode quand il sert, encombrant lorsqu'il gêne. Il n'est plus un cadre commun, mais une ressource politique parmi d'autres, mobilisée ou ignorée selon les circonstances.

Ce qui se joue ici dépasse la simple violation de normes. C'est un déplacement profond du rapport entre le droit et le pouvoir. Là où le droit devait limiter l'action politique, il se retrouve désormais subordonné à elle. La déci-



Rachid Azizi est chroniqueur, auteur, déontologue, engagé sur les questions de justice sociale et de citoyenneté.

ion précède la règle, l'exception devient permanente, et la justification vient après coup. Le raisonnement juridique ne disparaît pas : il est instrumentalisé.

Dans cet univers, l'argumentation fondée sur les traités, les juridictions internationales ou les principes humanitaires peine à produire des effets. Elle se heurte à des logiques de puissance qui ne cherchent pas à convaincre, mais à s'imposer. Le droit parle encore, mais il n'est plus écouté. Non par ignorance, mais par choix. Et ce choix est assumé.

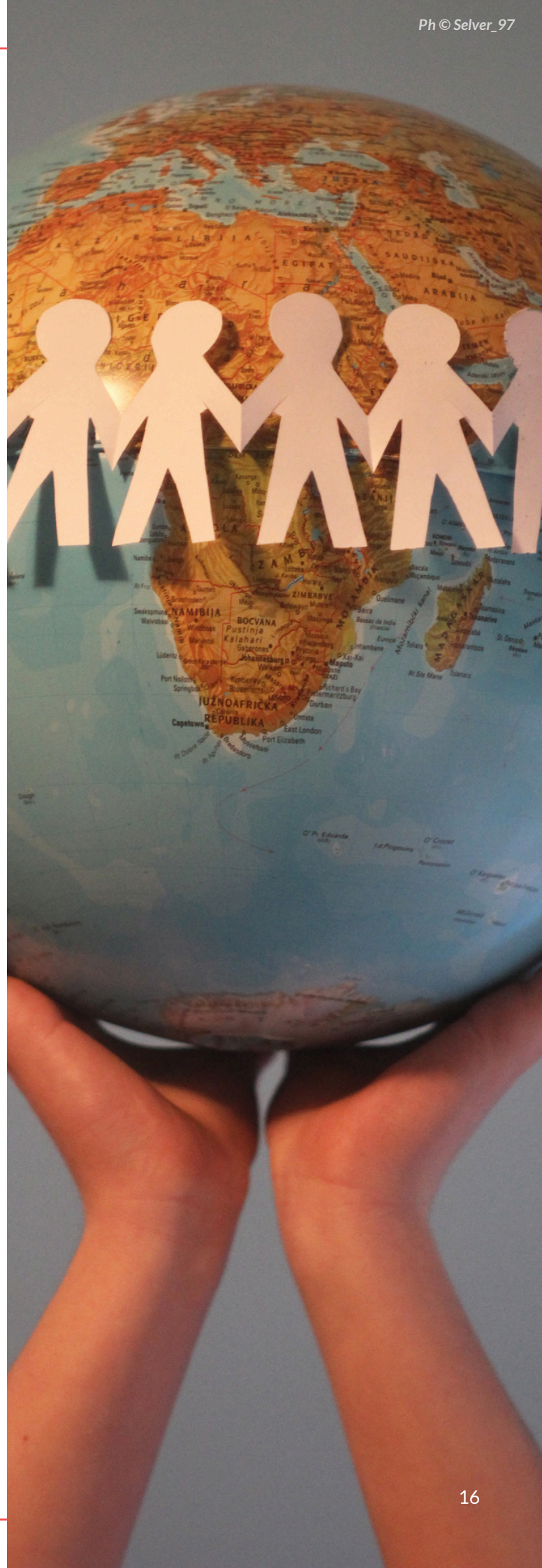
Cette évolution révèle une crise plus large : celle de la confiance dans l'idée même d'un ordre international fondé sur le droit. Beaucoup n'y voient plus qu'un discours abstrait, déconnecté des réalités géopolitiques, incapable de protéger réellement. À force d'être invoqué sans être respecté, le droit international perd son autorité symbolique. Il apparaît comme une morale sans bras, une norme sans force.

Pour autant, renoncer à cette raison serait une erreur lourde de conséquences. Car si le droit international est aujourd'hui soumis au pouvoir politique, il reste le seul langage capable de nommer l'injustice autrement que par la vengeance, de contenir la violence autrement que par la domination. Sa fragilité actuelle ne signe pas son inutilité ; elle révèle au contraire ce qui arrive lorsque le politique se pense sans limite.

La raison du droit n'a pas disparu. Elle résiste autrement. Elle survit dans les juridictions, dans les mobilisations discrètes, dans le travail des diplomates, des juristes, des ONG, de tous ceux qui refusent que la force devienne la norme ultime. Elle ne s'impose plus frontalement : elle s'inscrit dans la durée, dans la mémoire, dans la transmission.

Le droit international n'est peut-être plus en mesure d'arrêter immédiatement les puissants. Mais il demeure ce qui empêche le monde de basculer définitivement dans l'arbitraire. Il est la trace persistante d'une exigence : celle de rappeler que le pouvoir, même souverain, n'est jamais absolu.

Quand la raison du droit international ne suffit plus, ce n'est pas elle qu'il faut abandonner, mais le renoncement qu'il faut interroger. Car le jour où l'on cessera de croire qu'une règle commune peut encore s'opposer à la force, il ne restera que la loi du plus fort — et plus aucun langage pour s'en plaindre.



Laïcité ~

47 | VIVRE LA FOI DANS UN ÉTAT DE DROIT IMPARFAIT

Par Cheikh Khaled Larbi

*Quand la loi trace des lignes et que la foi garde le sens,
Quand l'État sépare les sphères sans effacer la conscience,
La laïcité n'est ni l'oubli ni la négation du croire,
Elle est l'espace fragile où chacun répond de son devoir.*

La laïcité française est souvent invoquée, rarement expliquée avec précision. Tantôt brandie comme un rempart, tantôt soupçonnée comme une arme, elle est devenue un mot chargé d'émotions, de peurs et de malentendus. Pourtant, dans son principe, la laïcité n'est ni une idéologie, ni une morale concurrente de la religion. Elle est d'abord une organisation du vivre-ensemble, destinée à garantir la liberté de conscience, l'égalité devant la loi et la neutralité de l'État.

Le Coran n'ignore pas cette réalité. Il ne confond jamais le pouvoir politique avec l'autorité morale ultime. Il distingue clairement ce qui relève de la loi humaine et ce qui relève de la responsabilité devant Dieu. Cette distinction, souvent présentée comme étrangère à l'islam, est pourtant au cœur même de son message : l'homme gouverne, Dieu juge ; l'État administre, la conscience répond.

Dans un monde où la justice humaine apparaît parfois incohérente, sélective ou influencée par des rapports de force, la tentation existe de sacraliser ou de diaboliser les institutions. L'islam, lui, refuse ces deux excès. Il rappelle que le droit est nécessaire, mais qu'il n'est jamais absolu. Il protège, mais il ne sauve pas. Il organise, mais il ne purifie pas. Cette lucidité permet au croyant de respecter la loi sans l'idolâtrer, et de la critiquer sans la détruire.

La laïcité française s'inscrit précisément dans cette tension. Elle ne prétend pas produire la justice parfaite, mais empêcher l'arbitraire religieux ou politique. Elle ne demande pas au citoyen de renoncer à ses convictions, mais de ne pas les imposer par la contrainte. Pour le musulman de France, cette exigence n'est pas une contradiction : elle rejoint l'éthique coranique qui interdit la domination au nom du sacré et condamne l'injustice, même lorsqu'elle se pare de légitimité.

Dans le contexte international actuel, marqué par une justice perçue comme fluctuante, à géométrie variable, la laïcité apparaît parfois comme un refuge fragile mais nécessaire. Elle rappelle que l'État n'est pas Dieu, qu'aucun diri-



geant, aucune institution ne peut prétendre incarner la vérité ultime. Cette désacralisation du pouvoir est une protection. Elle empêche que la force se transforme en vérité officielle et que le droit devienne un simple instrument de domination.

Pour autant, la laïcité ne dispense pas de la vigilance morale. Elle n'excuse ni le silence face à l'injustice, ni l'indifférence devant la souffrance. Elle trace un cadre, mais elle ne remplit pas le cœur. C'est là que l'éthique islamique intervient : elle invite le croyant à être acteur de justice, même lorsque le système montre ses limites. Non pas en se plaçant au-dessus des lois, mais en les habitant avec exigence, honnêteté et sens des responsabilités.

En France, cette posture est souvent mal comprise. On attend parfois du musulman qu'il soit invisible, irréprochable, et constamment justificateur. Or l'islam n'appelle ni à la dissimulation, ni à la provocation. Il appelle à la cohérence. Être fidèle à sa foi tout en respectant les règles communes. Défendre la justice sans céder à la rupture. Accepter le débat sans se laisser enfermer dans la suspicion permanente.

La laïcité permet précisément cet équilibre, lorsqu'elle est comprise dans son esprit et non instrumentalisée. Elle offre un espace où le croyant peut contribuer au bien commun, sans renoncer à son intériorité. Elle protège le droit de croire, mais aussi le droit de douter, de critiquer, de ne pas croire. Cette pluralité n'est pas une menace pour la foi authentique ; elle est une épreuve de maturité.

Le Coran enseigne que Dieu n'a pas confié aux hommes la gestion du salut, mais celle de la justice relative. Cette justice est toujours imparfaite, toujours amendable. La laïcité s'inscrit dans cette humilité : elle reconnaît que l'État ne peut pas trancher les consciences, seulement réguler les comportements. Le croyant, lui, accepte cette limite, tout en sachant que son ultime responsabilité dépasse le cadre juridique.

Ainsi, vivre la laïcité en musulman, ce n'est ni se fondre ni s'opposer. C'est habiter la République avec une conscience éveillée, accepter ses règles, en interroger les dérives, et refuser que l'injustice devienne une habitude. C'est croire sans dominer, obéir sans se renier, critiquer sans rompre.

*Quand la loi fait silence et que la foi éclaire,
Quand l'État pose les bornes sans régner sur le cœur,
La laïcité devient un espace de vérité,
Où chacun marche droit, libre et responsable devant l'humanité.*

Quand l'histoire revient à hauteur d'homme

Pourquoi le monde musulman occupe à nouveau une place décisive — et ce que cela change pour ceux qui y vivent

PAR AMINE BENROCHD

Longtemps relégué aux marges des récits dominants, le monde musulman se retrouve aujourd'hui à nouveau au cœur des dynamiques mondiales. Routes maritimes, énergie, recomposition des puissances : les grandes lignes de la géopolitique contemporaine convergent vers ses territoires. Mais cette importance retrouvée ne se résume pas à une affaire de cartes et d'intérêts. Elle est vécue, ressentie, parfois subie par des sociétés marquées par des décennies de conflits et d'ingérences. Entre lucidité et lassitude, aspiration à la stabilité et quête de dignité, comment ce retour au premier plan est-il perçu de l'intérieur ?

Il y a des périodes où l'histoire semble s'écrire loin de soi, dans des capitales lointaines, par des décisions qui ne nous concernent qu'indirectement. Et puis il y a des moments où l'on a le sentiment inverse : celui d'être de nouveau au cœur du jeu, parfois sans l'avoir vraiment choisi. Les sociétés musulmanes traversent aujourd'hui ce second type de moment.

Qu'on le veuille ou non, cet espace est redevenu central. Non pas par effet de mode ou par regain idéologique, mais parce que les lignes profondes du monde — économiques, stratégiques, énergétiques et politiques — convergent à nouveau vers ses terres, ses mers, ses détroits, ses peuples. Cette importance retrouvée n'a rien de triomphal. Elle est ambivalente, lourde de promesses autant que de risques, et elle est vécue de manière contrastée de l'intérieur.

Pour comprendre ce qui se joue, il faut accepter de regarder à la fois la carte du monde et le regard de ceux qui y vivent.



Une position géographique redevenue stratégique

Depuis des siècles, les terres d'islam occupent un espace intermédiaire : entre Orient et Occident, entre Afrique, Asie et Europe, entre routes terrestres et routes maritimes. Longtemps, cette position fut une richesse. Puis elle devint une vulnérabilité, à mesure que les empires coloniaux, puis les blocs de la guerre froide, imposaient leurs propres logiques.

Aujourd'hui, ce rôle pivot revient au premier plan. Les grandes routes maritimes mondiales — du détroit d'Ormuz à Bab el-Mandeb, du canal de Suez aux passages de la mer Rouge — traversent ou longent des pays majoritairement musulmans. Or, dans un monde fragilisé par les crises successives, ces routes ne sont plus de simples axes commerciaux : elles sont devenues des points de tension, des leviers de pouvoir, parfois même des instruments de pression.



La moindre perturbation dans ces zones se répercute immédiatement sur les chaînes d'approvisionnement mondiales. Le monde redécouvre ainsi une réalité ancienne : contrôler les passages, c'est influencer l'équilibre global.

Même après l'apaisement relatif en mer Rouge (plus de 100 jours sans attaque), le trafic du canal de Suez reste environ 60 % en deçà des niveaux d'avant-crise.

Cette stagnation, due à une prudence tenace des armateurs face aux incertitudes persistantes, se traduit concrètement par des pertes de revenus considérables pour l'Égypte (plusieurs milliards de dollars en devises étrangères), une incertitude accrue pour les emplois liés au portuaire et au commerce, et une pression sur les prix des biens importés qui pèsent sur le quotidien des familles. Dans plusieurs ports de la région, syndicats et dockers alertent sur le risque de jours de travail en moins lorsque les routes maritimes se déplacent.

Une situation qui rappelle que ces couloirs demeurent des espaces de vigilance permanente.

Ce rôle se redessine d'ailleurs dans un monde désormais moins structuré autour d'un centre unique, où de nouveaux pôles économiques et politiques émergent, tandis que certaines routes maritimes redeviennent des espaces de tension durable plutôt que de simples axes de circulation.

Énergie, transition et nouvelles dépendances

À cette importance géographique s'ajoute un poids énergétique persistant. Malgré les discours sur la transition, le pétrole et le gaz restent des piliers de l'économie mondiale. Une part décisive de ces ressources se trouve encore dans des pays musulmans, du Golfe à l'Afrique du Nord, de l'Asie centrale à l'Irak.

Mais la nouveauté tient à ce paradoxe : alors même que le monde cherche à sortir des énergies fossiles, il en dépend plus que jamais à court et moyen terme. Cette dépendance renforce le rôle stratégique des États producteurs, tout en les exposant à des pressions contradictoires : satisfaire les besoins mondiaux, financer leur propre diversification économique, et éviter d'être réduits à de simples réservoirs de ressources.

Dans le même temps, la transition énergétique elle-même redessine la carte des dépendances. Les métaux rares, les corridors logistiques, les capacités industrielles deviennent aussi importants que les hydrocarbures. Là encore, nombre de pays de cet espace se trouvent sur ces nouvelles lignes de fracture, sans toujours disposer des moyens politiques ou technologiques pour en tirer pleinement parti.

La fin du centre unique et le retour des marges

Ce retour sur le devant de la scène s'inscrit dans un contexte plus large : la fin progressive d'un monde dominé par un seul centre de déci-

sion. Le système international devient multipolaire, fragmenté, incertain. Les grandes puissances ne dictent plus seules le tempo ; elles négocient, contournent, rivalisent.

Dans cet entre-deux, le monde musulman n'est plus seulement un objet de politique étrangère, mais un espace de manœuvre, parfois un arbitre involontaire. Des puissances régionales émergent, d'autres cherchent un non-alignement pragmatique, refusant de se fonder entièrement dans un camp contre un autre.

Mais cette autonomie relative reste fragile. Elle suppose des États solides, des institutions crédibles, et une vision de long terme – autant d'éléments encore inégalement répartis. D'où ce sentiment persistant, chez beaucoup, d'être redevenus un « terrain » sur lequel se croisent des intérêts extérieurs, plutôt qu'un acteur pleinement souverain.

Ce que l'on ressent quand l'histoire s'accélère

Vue de l'extérieur, cette importance peut sembler flatteuse, voire prometteuse.

Vue de l'intérieur, elle est souvent vécue comme une fatigue. Intellectuels, enseignants, journalistes, économistes de ces sociétés – de l'Asie du Sud-Est au Maghreb – le disent de plus en plus ouvertement : les populations sont lassées d'être au centre des conflits, des projections, des discours alarmistes.

Il y a une usure profonde née de décennies de guerres, de sanctions, d'ingérences, mais aussi d'échecs internes. Beaucoup expriment le sentiment de vivre dans un espace constamment observé, analysé, jugé – rarement écouté. Le monde parle du monde musulman, mais parle-t-il avec lui ?

Cette fatigue n'est pas un renoncement. Elle est plutôt une aspiration à autre chose : à la stabilité, à une vie normale, à la possibilité de penser et de produire sans être sans cesse ramené à l'urgence ou à la crise.

Le désir de dignité et de souveraineté intellectuelle

Au-delà des enjeux matériels, une revendication plus silencieuse traverse ces sociétés : celle de la souveraineté intellectuelle. Non pas

un repli identitaire, mais le droit de définir soi-même ses priorités, ses récits, ses cadres de pensée.

Beaucoup d'enseignants et de penseurs dénoncent une géopolitique qui traite encore leurs sociétés comme de simples variables stratégiques. Ils rappellent que la dignité ne se mesure pas seulement en croissance économique ou en alliances militaires, mais aussi dans la capacité à produire du sens, de la culture, du savoir.

Cette aspiration s'exprime parfois de manière diffuse, parfois contradictoire. Elle peut prendre la forme d'un retour au religieux, d'un renouveau culturel, ou d'une critique des élites locales perçues comme déconnectées. Mais elle révèle une même attente : ne plus être seulement le théâtre de l'histoire des autres.

Entre lucidité et espérance

Le monde musulman n'est ni homogène ni unanime. Il est traversé de tensions, de divergences, de visions opposées. Pourtant, un fil commun semble émerger : la conscience que l'époque change, et que cette importance retrouvée impose des choix.

Rien n'est joué. Cette position stratégique peut conduire à une nouvelle série de conflits comme elle peut ouvrir la voie à une affirmation plus équilibrée. Tout dépendra de la capacité à transformer cette place singulière en projet politique, social et intellectuel cohérent.

Peut-être est-ce là l'enjeu le plus profond de notre temps : passer d'une centralité subie à une centralité assumée. Ne plus seulement être au centre parce que le monde en a besoin, mais parce que l'on a quelque chose à proposer.

Entre passé lourd et avenir incertain, le monde musulman se trouve à nouveau à un carrefour. L'histoire l'a replacé au cœur des dynamiques globales. Reste à savoir s'il saura, cette fois, faire de cette centralité une force plutôt qu'un fardeau.





Actualités

de la Grande Mosquée de Paris

du 8 au 14 janvier 2026

8

janv.

Le recteur et notre comité d'éthique échantent avec Bana Jabri, directrice de l'Institut Imagine

Le recteur Chems-eddine Hafiz a eu le plaisir de recevoir Pr Bana Jabri, directrice de l'Institut Imagine, le plus important pôle de recherche sur les maladies génétiques rares, qui était accompagnée de M. Guillaume Huart, Pr Alain Fischer, Pr Christine Bodemer et Dr Paul Bastard.

Ils se sont entretenus avec des membres du Comité d'éthique et médical de la Grande Mosquée de Paris, Pr Sadek Beloucif et Pr Myriam Eldjlali-Goujon, ainsi que Dr Bertrand Galichon.

Le début d'un échange productif sur des sujets qui transcendent la science et la religion, et concernent le devenir de nous tous.



12
janv.

Le recteur à la rencontre des étudiants du DU « Connaissance de la laïcité » de Paris 1

Le recteur Chems-eddine Hafiz a accueilli chaleureusement les étudiants de la promotion actuelle du diplôme « Connaissance de la laïcité » de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, venus visiter la mosquée, avec Élisée Coulibaly, qui s'occupe de la formation.

Les imams de la Grande Mosquée de Paris et les étudiants de notre École nationale Ibn Badis bénéficient depuis plusieurs années de ce programme qui leur permet d'apprendre le droit français et européen, l'histoire des religions en France, dans un esprit de dialogue.



12
janv.

Le recteur aux vœux du président et de la Conférence des évêques de France

Lundi 12 janvier, le recteur Chems-eddine Hafiz a assisté aux vœux du président de la République Emmanuel Macron aux autorités religieuses. Le président a notamment salué l'initiative de la Grande Mosquée de Paris dont les imams prononcent chaque vendredi, depuis un an, une invocation pour la France, son peuple et sa protection.

Il s'est ensuite rendu à la cérémonie des vœux de la Conférence des évêques de France, à l'invitation de Mgr Jean-Marc Aveline, dont il salue le discours sur la dignité humaine face à toute forme de violence.



Une chance sur un million

Parcours d'un serviteur de la République

Encore une fois, les fidèles des Mercredis du savoir de la Grande Mosquée de Paris ont répondu présents. Présents pour la lecture, pour la littérature, mais surtout pour ces récits nourris d'expériences vécues. Ce mercredi-là, Rachid Azizi était l'invité. Ancien cadre de la police nationale, aujourd'hui retraité, il venait raconter quarante années passées au service de la République, du citoyen et de la sécurité du territoire.

Il est 17h45 lorsque je m'approche de la salle Émir Abdelkader. Elle est presque vide. Il fait froid ... pardon, il neige. Et à cet instant précis, je doute. Je me dis que les amoureux des livres ne viendront peut-être pas ce soir. Le temps, la neige, l'heure... tout semble jouer contre nous. Je croise Guillaume, qui assure le direct. À demi-mot, je me demande s'il ne faudrait pas reporter la rencontre. L'auteur est là, lui aussi dans l'incertitude, je suppose...moi également. Et cette pensée un peu triste traverse mon esprit, peut-être que personne ne viendra. Puis il y a cette dame...une habituée. Toujours présente aux Mercredis du savoir. Toujours un livre à la main, toujours une dédicace demandée. Pas seulement pour ces rencontres-là d'ailleurs, mais pour tous les rendez-vous culturels, elle arrive... puis deux autres dames. Il res-

te quelques minutes avant 18h. La salle n'est pas encore pleine, mais quelque chose change. À 18h05, tout s'accélère... les amoureux de la lecture entrent, les uns après les autres, comme s'ils s'étaient donné rendez-vous au même moment. En quelques minutes, la salle se remplit et Le doute s'efface.

Le débat peut commencer, autour du livre de Rachid Azizi, *Un sur un million* (éditions L'Harmattan). À travers cet ouvrage, l'auteur retrace une vie professionnelle dense, exigeante, marquée par l'engagement, les responsabilités, mais aussi par l'humain, toujours.

La rencontre était modérée par le magistrat et essayiste Antoine Garapon, qui a ouvert l'échange en présentant le livre, décrit comme « *un ouvrage de témoignage, le récit d'un parcours professionnel un peu atypique* ». À travers ces pages, expliquait-il, on découvre des histoires directement issues de la pratique policière, mais aussi des réflexions plus larges sur le métier, sur l'institution, et finalement sur la République elle-même.

Antoine Garapon s'est ensuite arrêté sur le titre, « Un sur un million » qu'il a qualifié « *d'un peu énigmatique* ». Pour y répondre, l'auteur est revenu sur un souvenir très personnel, sur la réaction de son père lorsqu'il lui avait annoncé son intention d'entrer dans la Police nationale. Un homme mûr, ouvrier tunisien, peu imprégné de culture française, mais profondément humain. Sa première réflexion avait été simple, presque brute, mais chargée de sens : « *Tu n'as qu'une chance sur un million.* »



Une phrase dite sans détour, avec inquiétude autant qu'avec lucidité, qui donnera finalement son titre au livre, et qui résume à elle seule le chemin improbable, fragile et pourtant réel, que l'auteur allait emprunter, pendant quarante années.

Pourquoi la police ? À dix-sept ans et demi, on ne sait pas encore toujours quel sera son engagement profond. *« J'avais la possibilité de poursuivre des études et, finalement, j'ai décidé de prendre cette voie, parce que c'était une opportunité. C'est plus tard que j'ai repris mes études. Sur le moment, cette opportunité n'était pas très bien définie, mais avec le temps, elle est devenue une évidence. Ce que j'ai compris ensuite, et ce qui m'a construit dès lors, c'est cette notion d'utilité. Le sentiment d'être utile, l'humanité aussi, qui faisait déjà partie de ma construction, aider l'autre... »* a répondu Rachid.

À travers son récit, Rachid Azizi ne parle pas seulement de la police, mais il raconte un parcours. Celui d'un homme qui commence tout en bas de l'échelle, sans certitudes, sans réseau, mais avec une détermination discrète. Année après année, il gravit les échelons, jusqu'aux plus hautes responsabilités. Non par ambition personnelle, mais par fidélité à une mission... à une nation.

Il devient enquêteur, confronté aux dossiers les plus sensibles, aux questions les plus dures, à ce que la société préfère souvent ne pas voir. Il lève le voile sur les coulisses d'un métier que le citoyen ordinaire ne connaît qu'à travers des images partielles, parfois caricaturales. Derrière l'uniforme, il y a des choix, des doutes, des dilemmes moraux, et une responsabilité immense... celle de servir la République sans jamais trahir l'humain.



Son témoignage est aussi un message puissant adressé aux enfants d'ouvriers immigrés. Il montre que l'opportunité existe, mais qu'elle ne se présente souvent qu'une seule fois, encore faut-il savoir la saisir. Être prêt. Être déterminé. Accepter de ne pas tout comprendre au départ, mais avancer quand même.

C'est la leçon d'un enfant d'ouvrier devenu serviteur de la République, qui donne à travers ces chapitres une leçon de dignité, de persévérance, de réussite et de fidélité aux valeurs communes.

Le « savoir » de ce mercredi s'est exprimé avec des mots simples, sans effets de style, mais chargés de sens. Des mots qui disent beaucoup du chemin parcouru et de ce qui, peu à peu, a donné une direction, puis une évidence, à une vocation née presque par hasard.

Et une fois encore, malgré le froid, malgré la neige, la parole, le livre et l'écoute ont trouvé leur place, comme souvent ici, dans la salle Émir Abdelkader.

Par Nassera Benamra





Paroles du Minbar

LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI LA SINCÉRITÉ, FONDEMENT DE LA PAIX

9
janv.

Par Cheikh Abdelkader Belabdi



Louange à Allah, qui a fait de la sincérité le pilier des vertus, le fondement de la confiance entre les hommes et la juste mesure des œuvres au jour où les consciences seront mises à nu.

J'atteste qu'il n'est de divinité digne d'adoration qu'Allah, l'Unique, sans associé, et j'atteste que notre maître et notre prophète Mohamed est Son serviteur et Son messenger, le véridique, le digne de confiance. Que la prière, la paix et la bénédiction d'Allah soient sur lui, sur sa famille, ses compagnons et ceux qui suivent sa voie jusqu'au Jour de la Rétribution.

Serviteurs d'Allah, je vous recommande, ainsi qu'à moi-même, la crainte révérencielle d'Allah, car elle est la vie des cœurs, la rectitude des comportements et la sécurité de l'être humain envers lui-même et envers autrui.

Ô bien-aimés, nous vivons en un temps où les paroles se sont multipliées tandis que la sincérité s'est faite rare. Les discours se parent d'élégance, les apparences sont embellies, et beaucoup portent en eux une question silencieuse mais douloureuse : comment la confiance se construit-elle ? Comment les relations peuvent-elles rester droites ? Et pourquoi la société vacille-t-elle malgré l'abondance des lois ?

Face à cela, le Coran n'élève pas la voix et n'entre pas en controverse. Il désigne, avec clarté et sérénité, la valeur qui remet toute chose en ordre lorsqu'elle est présente, et qui provoque le déséquilibre lorsqu'elle disparaît : la sincérité. Allah SWT dit : « Ô vous qui avez cru ! Craignez Allah et soyez avec les véridiques. »

La sincérité n'est pas seulement l'absence de mensonge, elle est l'accord entre la parole et

l'acte, la clarté dans les positions et la loyauté dans les relations. Le Prophète Mohamed, que la paix et la bénédiction d'Allah soient sur lui, a dit : « *Attachez-vous à la sincérité, car la sincérité conduit à la vertu, et la vertu conduit au Paradis.* »

La sincérité est un chemin : celui qui l'emprunte est guidé vers le bien, et celui qui s'en détourne s'égare, même s'il croit en tirer un avantage passager. C'est la sincérité qui fonde la confiance entre les époux, établit le respect entre parents et enfants, transforme le travail en coopération plutôt qu'en rivalité, et fait passer la société de la méfiance permanente à la tranquillité partagée.

Lorsqu'elle fait défaut, la parole devient suspecte, la promesse source d'angoisse, et la relation un calcul pénible.

C'est pourquoi la sincérité n'a jamais été une vertu secondaire, mais une nécessité humaine et sociale. Qu'Allah me bénisse et vous bénisse par le Noble Coran, qu'Il nous fasse bénéficier de ses versets et de son sage rappel.

Je dis ces paroles et je demande pardon à Allah pour moi et pour vous, implorez Son pardon, car Il est le Pardonneur, le Très Miséricordieux.

DEUXIÈME PRÊCHE

Louange à Allah, Seigneur des mondes, qui a fait de la sincérité une responsabilité sacrée et du mensonge une trahison. J'atteste qu'il n'est de divinité digne d'adoration qu'Allah, l'Unique, sans associé, et j'atteste que Mohamed est Son serviteur et Son messager.

Ô croyants, la sincérité n'est ni un idéal inaccessible ni une vertu réservée aux prêcheurs, elle est le fondement même de la vie commune entre les êtres humains. Dans une société où la sincérité prévaut, les lois se font moins lourdes, la surveillance s'allège et la sérénité s'installe.

Dans une société où la sincérité se perd, les soupçons se multiplient, les relations s'épuisent et les cœurs vivent dans une inquiétude constante. Soyez sincères, non parce que les hommes vous observent, mais parce qu'Allah vous voit. Soyez sincères, même si cela vous coûte quelque chose de ce bas monde : toute

sincérité mène à la préservation, et tout mensonge mène au regret.

La sincérité comporte aussi un avertissement : celui de se préserver de son contraire. Le Messenger d'Allah, que la paix et la bénédiction d'Allah soient sur lui, a dit : « *Gardez-vous du mensonge, car le mensonge conduit à la perversité, et la perversité conduit au Feu.* ».

Le mensonge commence souvent par une parole légère, puis s'étend, jusqu'à rompre la confiance et fragiliser toute la société. Aucune société ne s'effondre soudainement, l'effritement commence lorsque le mensonge devient banal et que la vérité est négligée. Dans les temps d'épreuve, la sincérité devient une exigence de conscience : reconnaître l'injustice, ne pas l'embellir et ne pas endormir le cœur.

La sincérité n'est pas une parole réservée aux temps faciles, elle est fidélité aux valeurs lorsque les pas vacillent, et constance dans les principes lorsque les excuses se multiplient. Ô Allah, nous proclamons devant Toi notre rejet de l'injustice et de ses auteurs, et nous nous réfugions auprès de Toi contre l'impuissance.

Sois pour nos proches à Ghaza un soutien et un protecteur, préserve leur sang, raffermis leurs cœurs et ouvre-leur une issue. Sois pour nos proches au Soudan miséricordieux, unis leurs cœurs et remplace leur peur par la sécurité.

Accorde-nous la sincérité dans nos paroles, nos actes et nos intentions. Purifie nos langues du mensonge, nos cœurs de l'hypocrisie et nos œuvres de l'ostentation. Ô Allah, préserve ce pays et ses habitants, réforme ceux qui en ont la charge et accorde-leur la réussite dans ce qui est juste et équitable.

Ô Allah, préserve l'ensemble des pays musulmans, préserve la France, son peuple et tous ceux qui y résident, et fais que la société y vive dans la sécurité, la stabilité, la coexistence et la paix. Ô Allah, guide-nous et protège-nous. Que la prière et la paix d'Allah soient sur notre prophète Mohamed. Louange à Allah, Seigneur des mondes.



Le Coran m'a appris

33 | QUE LE POUVOIR CONFISQUE LE REGARD

Par Cheikh Khaled Larbi

*Quand la parole s'impose et que la vérité se tait,
Quand le pouvoir décrète ce qui se voit, ce qui est,
Le Coran ne s'étonne pas, il reconnaît le schéma,
Et rappelle en silence : rien ne dure hors la loi de Dieu.*

Le Coran m'a appris que l'injustice ne commence pas toujours par la violence. Elle commence souvent par la confiscation du regard. Avant d'opprimer les corps, le pouvoir cherche à dominer les consciences. Pharaon l'exprime avec une clarté glaçante lorsqu'il déclare à son peuple :

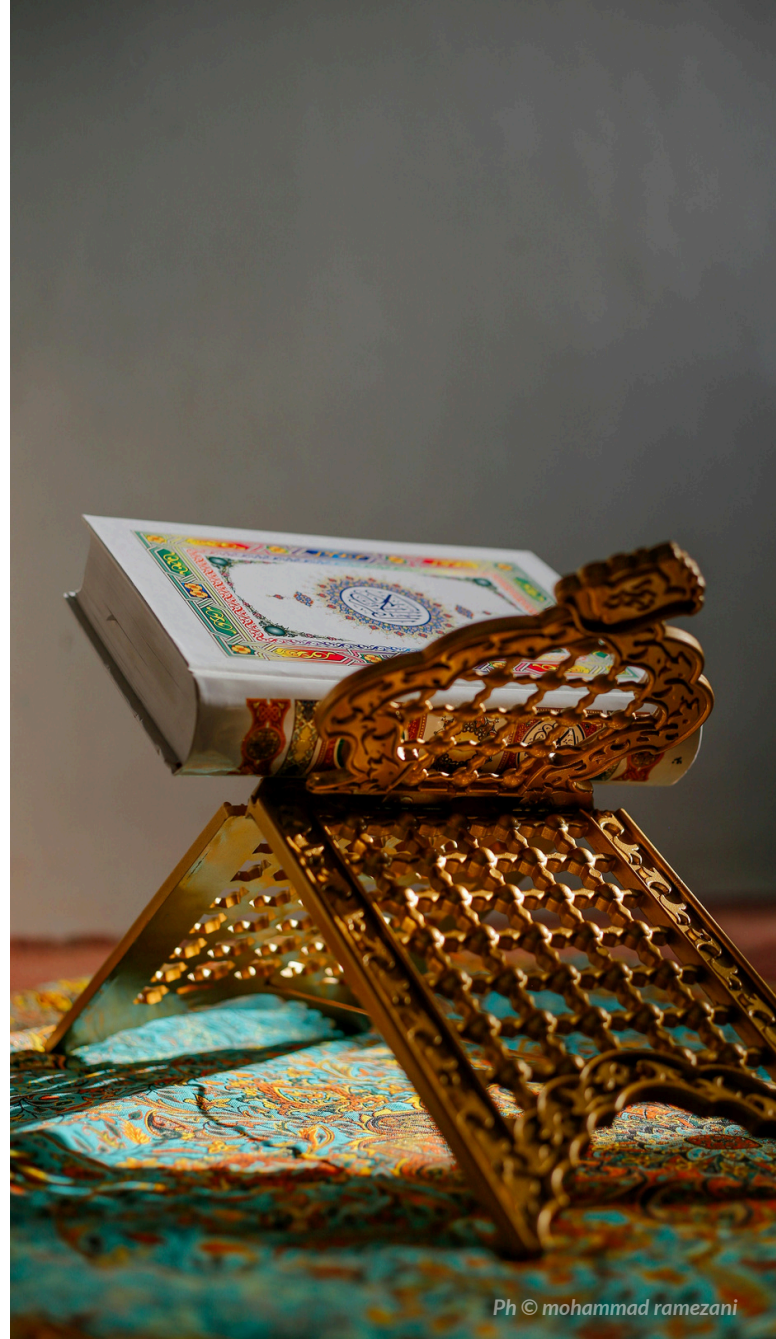
« مَا أُرِيكُمْ إِلَّا مَا أَرَى »

« Je ne vous montre que ce que je vois »

Coran, 40 :29

Cette phrase n'est pas anodine. Elle signifie : je décide de votre horizon, je définis votre réalité, je suis la seule source légitime de vérité. Le tyran ne se contente pas de gouverner, il oriente la perception, il façonne le récit, il impose une lecture unique du monde.

Le Coran m'a appris que toute tyrannie commence ainsi : non par l'absence de lois, mais par leur instrumentalisation. Pharaon ne dit pas qu'il est injuste, il se présente comme rationnel, protecteur, visionnaire. Il parle au nom de l'ordre, de la stabilité, de l'intérêt général. Comme tant de pouvoirs après lui, il se drape dans un langage qui rassure pour mieux neutraliser toute contestation.



Ph © mohammad ramezani

Dans un autre verset, Pharaon va plus loin encore :

« أَلَيْسَ لِي مُلْكٌ مِّصْرَ وَهَذِهِ الْأَنْهَارُ تَجْرِي مِنْ تَحْتِي »

« Le royaume d'Égypte ne m'appartient-il pas,
ainsi que ces fleuves qui coulent
sous mes pieds ? »

Coran, 43 :51

Ici, le pouvoir se croit structurellement invincible. Il ne repose plus seulement sur la parole, mais sur l'économie, les institutions, la géographie, la force matérielle. Les fleuves qui coulent « sous ses pieds » symbolisent cette illusion : tout semble maîtrisé, sécurisé, enraciné. Le monde paraît couler dans le bon sens, au bon rythme, au service du même centre.

Le Coran m'a appris que c'est précisément à cet instant que l'injustice commence à se trahir elle-même.

Car aucune domination n'est éternelle lorsqu'elle est fondée sur l'arrogance. Aucune justice humaine, aussi puissante soit-elle en apparence, ne peut survivre longtemps si elle applique des principes différents selon les personnes, les alliances ou les intérêts. Lorsque certains dirigeants sont protégés par leur statut, leur influence ou leur utilité géopolitique, tandis que d'autres sont exposés sans ménagement, ce n'est pas seulement une injustice politique : c'est une rupture morale.

Le Coran ne promet pas que la justice humaine sera parfaite. Il avertit qu'elle sera souvent sélective, lente, parfois contradictoire. Mais il affirme avec force que l'injustice ne gagne jamais à la fin, même lorsqu'elle semble triompher longtemps. Elle peut dominer le récit, contrôler les images, différer les verdicts, mais elle ne peut empêcher le temps de révéler ses fissures.

Dieu ne se presse pas. Cette lenteur n'est pas une absence, c'est une pédagogie. Elle permet à l'injustice de se déployer jusqu'à l'excès, de parler trop, de montrer ce qu'elle est réellement. Pharaon, persuadé de sa toute-puissance, a fini par être englouti par ce qu'il croyait posséder. Les fleuves qui coulaient sous ses pieds sont devenus le lieu de sa chute.

Dans le monde contemporain, cette leçon est essentielle. Face à une justice internationale perçue comme fluctuante, à des indignations sélectives, à des silences assourdissants, le croyant pourrait être tenté par le découragement ou la colère. Le Coran m'a appris une autre voie : ne pas confondre le temps de l'injustice avec sa victoire.

En France, cette lecture est précieuse. Elle permet de vivre pleinement sa citoyenneté sans sacraliser les institutions, de respecter le droit sans le diviniser, et de critiquer sans détruire. Le musulman n'est ni naïf ni fataliste. Il sait que la République est une construction humaine, donc imparfaite, mais il refuse de justifier l'injustice par le chaos ou la rupture.

Le Coran m'a appris que la vraie justice com-

mence par le refus de mentir à soi-même. Refuser de dire que tout va bien quand tout vacille. Refuser aussi de dire que tout est perdu quand l'injustice dure. Entre ces deux excès, il y a une voie droite : celle de la lucidité, de la patience et de l'espérance active.

L'injustice peut impressionner, dominer, retarder l'échéance. Mais elle ne triomphe jamais. Parce qu'elle repose sur une illusion. Et que toute illusion finit par se dissoudre.

*Quand le pouvoir impose ce que l'œil doit croire,
Quand les fleuves rassurent
et masquent le désespoir,
Le Coran nous rappelle, sans cris ni détour,
Que seule la justice demeure, et revient toujours.*



Ph © Edyta Bartkiewicz



LE SAVIEZ-VOUS?

75

Par Cheikh Khaled Larbi

QUAND LE POUVOIR DEVIENT UNE ÉPREUVE, PHARAON EST UN SCHÉMA

*Quand le pouvoir s'enivre et que la loi vacille,
Quand la justice chancelle et que la vérité oscille,
Le Coran ne crie pas, il observe et dévoile,
Il laisse le temps agir, lever un à un les voiles.*

✓ Un schéma ancien du pouvoir

Le Coran ne présente jamais Pharaon comme un simple tyran du passé, mais comme un schéma récurrent du pouvoir humain lorsqu'il se croit au-dessus de la loi. Pharaon n'est pas seulement celui qui opprime, il est surtout celui qui ne rend plus de comptes, ni à Dieu, ni aux hommes. C'est pourquoi le Coran ne s'attarde pas sur sa force militaire, mais sur son arrogance verbale, son mépris des faibles et sa certitude d'impunité.

✓ Une justice à géométrie variable

L'histoire moderne n'a pas aboli ce schéma. Elle l'a simplement revêtu d'un langage juridique et diplomatique. Lorsque certains dirigeants internationaux sont poursuivis, critiqués ou sanctionnés, tandis que d'autres, malgré des faits graves, semblent intouchables, ce n'est pas seulement la politique qui vacille, c'est la crédibilité même de la justice internationale. Les réactions contrastées face à certaines figures de pouvoir, qu'il s'agisse d'anciens présidents occidentaux ou de chefs d'État contestés en Amérique latine, nourrissent chez de nombreux peuples le sentiment d'une justice à géométrie variable.

✓ Une réalité soulignée par le Noble Coran

Le Coran ne nie pas cette réalité. Il l'anticipe. Il enseigne que la justice humaine peut être sélective, influencée, parfois instrumentalisée. Mais il rappelle avec constance que l'injustice, même protégée par les institutions, finit toujours par se dévoiler. Dieu ne se presse pas, non par indifférence, mais parce que le

temps est souvent le meilleur révélateur de la tyrannie.

✓ Lucidité, patience, refus

Dans cette attente parfois douloureuse, l'islam ne propose ni la résignation ni la violence aveugle. Il appelle à la lucidité morale, à la patience active (*sabr*), et au refus de devenir soi-même injuste sous prétexte de dénoncer l'injustice. Moïse n'a pas vaincu Pharaon par un renversement brutal du système, mais par une parole droite, répétée, constante, jusqu'à ce que le faux s'effondre de lui-même.

✓ Être un repère éthique

En France, cette lecture est essentielle. Le citoyen musulman vit dans un État de droit imparfait, comme tous les États humains, mais il est appelé à y être un repère éthique, non un procureur permanent ni un spectateur amer. La laïcité n'exige pas d'éteindre sa conscience morale, elle exige de ne pas l'imposer. L'islam, lui, exige de ne jamais la trahir, même lorsque le droit semble hésiter.

✓ La justice intérieure

Le Coran ne promet pas un monde parfaitement juste ici-bas. Il promet quelque chose de plus exigeant : ne pas perdre sa propre justice intérieure, lorsque le monde la perd. C'est là que se joue la vraie épreuve du croyant : rester droit quand l'équilibre se rompt, rester honnête quand la vérité dérange, rester humain quand le pouvoir se durcit.

*Ainsi le temps dévoile ce que le bruit dissimule,
Les masques tombent un à un,
quand l'orgueil s'accumule.
Le Coran nous apprend, sans colère ni effroi,
Que la justice divine avance,
même quand la nôtre s'égare et se fourvoie.*



Résonances abrahamiques

14 | PHARAON DANS LA BIBLE : DU PROTECTEUR À L'OPPRESSEUR

Par Raphaël Georgy

De la Genèse au Nouveau Testament en passant par l'Exode, la figure de Pharaon parcourt toute la Bible. D'abord bienveillant, le regard des auteurs bibliques devient sévère lorsque le peuple hébreu désespère de voir l'Égypte l'abandonner face à ses ennemis.

Pharaon apparaît dès le premier livre de la Bible : la Genèse. Abraham et son clan meurent de faim et se réfugient en Égypte. Le livre se termine par l'histoire de Joseph, l'un des douze fils de Jacob, aussi appelé Israël. Le pharaon est alors présenté comme un dirigeant sage et ouvert à la révélation divine. Alors que ses magiciens et ses sages sont incapables d'interpréter ses rêves, il fait appel à Joseph pour les comprendre, alors qu'il est étranger, hébreu et emprisonné : « *Trouverions-nous un homme comme celui-ci, ayant en lui l'esprit de Dieu ?* », reconnaît le souverain égyptien (Genèse 41, 38).

« *Les textes bibliques qui évoquent le pharaon sont souvent des textes tardifs de la période hellénistique et ne reflètent pas une Égypte historique telle qu'on pourrait l'aborder par l'archéologie, mais plutôt une mémoire collective qui atteste de points de contacts évidents, mais qui sont réélaborés dans des points de vue théologiques* », analyse Corinne Lanoir, professeure honoraire à la faculté de théologie de Lausanne et à l'Institut protestant de théologie. « *La diaspora des Hébreux installés en Égypte, qui ont produit probablement le récit de Joseph, mont-*

re un pharaon qui est beaucoup mieux disposé que les récits de l'Exode qui sont édités dans la tourmente de l'opposition entre la Babylonie et l'Égypte. »

De nombreux historiens associent ce pharaon bienveillant à la période des Hyksos, vers 1650-1550 avant J.-C. D'origine sémitique, ils ont dominé la Basse-Égypte et ont accueilli Joseph et sa famille. Mais le livre suivant de l'Exode marque une rupture.

Le nouveau pharaon « *ne connaissait pas Joseph* », affirme la Bible, pour souligner qu'il rejette les anciennes alliances et oublie les services rendus par les Hébreux. Il les réduit en esclavage et ordonne le meurtre des nouveau-nés. C'est dans ce contexte que les auteurs bibliques placent le récit de l'enfance de Moïse (Exode 1-2). Sans le savoir, la fille du pharaon recueille Moïse de son berceau flottant sur le Nil. Il est élevé comme un prince égyptien au nez et à la barbe du Pharaon. Mais voici que le dirigeant devient tyrannique. Son cœur « *se durcit* » et « *s'alourdit* », dit la Bible, alors que le jugement divin, dans la croyance égyptienne, prévoyait que le cœur des hommes soit placé sur une balance et que seuls les plus légers, n'ayant pas commis trop de fautes, soient sauvés. Dieu met alors son jugement à exécution et envoie dix « *plaies* » en Égypte. Si l'archéologie ne trouve pas de trace de ces catastrophes naturelles, chacun de ses châtiments porte une signification théologique forte. Elles visent à montrer que les dieux du

panthéon égyptien ne sont d'aucun secours face à la puissance du Dieu unique, l'Éternel. Alors que Pharaon déclarait « *Qui est l'Éternel pour que j'écoute sa voix ?* » (Exode 5, 2), Dieu change le Nil en sang. Les grenouilles envahissent les maisons. La poussière se transforme en moustiques et les mouches prolifèrent. Le bétail est ensuite touché par la peste, les hommes sont atteints d'ulcères. Puis la grêle et la foudre détruisent une bonne partie des récoltes, avant que les sauterelles ne dévorent le reste. Le pays est enfin plongé dans les ténèbres durant trois jours, symbolisant l'échec du dieu Râ, le dieu soleil, parmi les plus importants de la mythologie égyptienne. La dernière plaie, la mort des premiers-nés, même celle du fils du pharaon, déclenche l'expulsion

*"Une des sept plaies d'Égypte. L'eau du Nil devenue rouge sang."
Toile de John Martin, 1809.*



du peuple d'Israël. Le récit affirme avec force la supériorité du Dieu d'Israël sur le polythéisme. Il met aussi en scène un enjeu politique : la peur chez le pharaon d'une minorité trop nombreuse et sa volonté de la soumettre par le travail forcé.

« *La juxtaposition du récit de Joseph et du récit de l'Exode* » représente deux tendances au sein même du judaïsme, explique Axel Bühler, maître de conférences en Ancien Testament à l'Institut protestant de théologie à Paris. « *L'une qui voit l'étranger comme risquant d'influencer sa culture négativement : l'Égypte et le pharaon sont présentés comme dangereux, orgueilleux, impies. Les mariages mixtes sont prohibés. L'autre qui voit positivement l'idée d'un vivre ensemble : l'Égypte et le pharaon sont alors présentés comme terre d'opportunité où, malgré certaines adversités, prospérer, se marier entre différentes cultures et religions, cohabiter reflètent un idéal enthousiasmant* ».

Le prophète Ésaïe parle de l'Égypte comme d'un « roseau cassé » dans lequel on ne peut avoir aucune confiance. L'Égypte promettait son aide aux rois du Levant contre les royaumes d'Assyrie ou de Babylone entre lesquels Israël et Juda se trouvaient coincés, mais elle arrivait souvent trop tard, quand sa contribution n'était pas purement symbolique. L'inaction de l'Égypte amène à la perte du roi d'Israël Osée (Hoshéa) et faillit perdre le roi de Juda, Ézéchias.

Dans le Nouveau Testament, les auteurs chrétiens reprennent cette image de Pharaon tyran, qui refuse la justice et la liberté pour finalement s'enfermer dans une spirale de chaos. L'apôtre Paul évoque Pharaon comme une figure d'incrédulité, pour mieux réaffirmer la souveraineté de Dieu. La victoire sur Pharaon à la mer Rouge est présentée comme le modèle de la victoire finale de Dieu sur le Mal. Le dernier livre de la Bible, l'Apocalypse, met en scène les vainqueurs chantant le « Cantique de Moïse », faisant le lien entre la délivrance des Hébreux de l'Égypte et la délivrance cosmique à venir. Pharaon devient l'image du dernier ennemi que le Christ vaincra.

Récits célestes

71 | À CHAQUE COMMUNAUTÉ, NOUS AVONS ASSIGNÉ UN RITE AUQUEL ELLE SE CONFORME

Par Cheikh Abdelkader Belabdi

Les êtres humains n'ont pas été créés selon une forme unique, et leurs vies n'ont pas été moulées dans un même modèle. Leurs couleurs ont divergé comme ont divergé leurs langues ; leurs coutumes se sont diversifiées comme se sont diversifiées leurs fêtes ; et leurs manières d'exprimer la joie et la peine, le rassemblement et la séparation, ont suivi des chemins multiples. Cette diversité n'est ni un accident de l'histoire ni une imperfection de l'ordre cosmique ; elle fait, depuis l'origine, partie de la sagesse de la création et constitue une loi permanente sans laquelle la vie ne saurait être équilibrée.

Lorsque nous ouvrons le Livre d'Allah, exalté soit-Il, nous ne le trouvons ni blâmant cette pluralité ni cherchant à l'effacer ; bien au contraire, il l'affirme et en fait un signe parmi Ses signes chez les hommes : « Parmi Ses signes figurent la création des cieux et de la terre, et la diversité de vos langues et de vos couleurs. » Un signe qui ne présente pas la différence comme un problème, mais comme une indication éloquente, un langage universel qui se lit à l'égal des signes révélés.

Ainsi, dans le Coran, la différence n'est pas un conflit d'essence, mais une diversité de formes, sans aucune contradiction avec l'unité de l'origine. Tous les êtres humains procèdent d'une même âme ; cependant, leurs manières de



vivre et de s'exprimer ressemblent à des fleuves : ils jaillissent d'une source unique, puis se ramifient à travers la terre, chacun irriguant son sol à sa façon.

Lorsque le Coran évoque les peuples et les tribus, ce n'est ni pour la vaine fierté ni pour la rivalité, mais dans une perspective de connaissance mutuelle : « Ô hommes ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des peuples et des tribus afin que vous vous connaissiez. » Cette connaissance réciproque ne se réduit pas à l'identification des noms et des visages ; elle implique la compréhension des tempéraments, le respect des singularités, et la reconnaissance que l'autre peut avoir une manière de vivre qui ne se mesure pas à un étalon unique. De même que les maisons diffèrent par leur forme, les sociétés diffèrent par leurs usages ; et cette diversité n'altère en rien l'unité fondamentale de l'humanité.

La diversité des coutumes, des fêtes et des rites ne constitue donc nullement une rupture avec cette unité ; elle en est au contraire l'expression même. Chaque communauté possède sa manière propre de se recueillir, de célébrer et d'accomplir le culte, comme le proclame le Coran avec une sobriété englobante : « *A chaque communauté, Nous avons assigné un rite qu'elle observe.* » Unité dans la finalité, pluralité dans les chemins, diversité des formes sans atteinte à l'essence du sens.

Dans la vie du Prophète ﷺ, cette idée ne demeura pas un simple texte récité, mais s'est traduite en une pratique vivante. Il évolua au sein d'une société dotée de ses fêtes et de ses usages ; il ne supprima pas la joie, mais l'orienta. Lorsqu'il arriva à Médine et constata que ses habitants avaient deux jours consacrés aux réjouissances, il ne condamna pas le principe même de la fête. Il déclara plutôt : « *Allah vous a accordé en échange de ces deux jours, quelque chose de meilleur : le jour du Sacrifice et le jour de la Rupture.* »

Son propos ne visait donc pas à abolir la joie, mais plutôt à la discipliner, à la faire passer de la simple habitude au sens, et du divertissement dépourvu de portée, au bonheur enraciné dans les valeurs.

Le Prophète ﷺ reconnaissait et validait les usages tant qu'ils n'entraient pas en conflit avec un principe fondamental de la religion. Il mangeait ce que mangeait son peuple, portait ce qu'ils portaient, s'adressait aux gens dans leur langue et parlait à chaque tribu selon ce qu'elle comprenait. L'islam n'a jamais été un projet de fusion culturelle forcée, mais une balance morale qui rectifie sans effacer, et réforme sans déraciner. C'est pourquoi les usages coutumiers sont demeurés une référence reconnue dans le droit musulman, dès lors qu'ils ne rendent pas licite l'illicite ni illicite le licite : car les êtres humains ne vivent pas uniquement de textes, mais aussi de ce qu'ils ont appris, pratiqué et transmis, de génération en génération.

Dans la pluralité des nations, l'islam ne s'est pas présenté comme une culture unique à imposer, mais comme un message capable de se déplo-

yer à travers des cultures diverses. Il est entré dans des terres multiples, en revêtant leurs habits sans jamais perdre son âme, et en parlant leurs langues sans en altérer le sens. Ainsi, les musulmans des confins de l'Orient et de l'Occident partagent des fêtes communes par leur signification, tout en les célébrant selon des formes variées : une même joie aux couleurs multiples, un même temps vécu à travers des voix différentes. Car l'unité en islam est une unité de valeurs, non une uniformité de formes.

La diversité culturelle, dans le Coran et la Sunna, n'est pas un élément marginal, mais une composante essentielle de la vision cosmique de l'être humain. La différence des usages n'est pas une menace, mais une occasion d'élargir la compréhension ; la diversité des fêtes n'est pas une fracture, mais autant de formes par lesquelles s'exprime un même besoin humain de joie, de rassemblement et de mémoire. Le problème ne naît pas de la diversité elle-même, mais du moment où elle est transformée en instrument d'exclusion ou en prétexte au conflit, lorsque l'on oublie que la sagesse dépasse la coutume et que le sens est plus profond que la forme.

Ainsi, entre le texte et le réel, la leçon demeure la même : Allah a voulu les êtres humains différents afin qu'ils vivent dans la connaissance mutuelle, non dans l'hostilité, et la religion est venue pour discipliner cette diversité, non pour l'abolir. Les usages se transforment, les fêtes changent dans leurs formes, les cultures se diversifient dans leurs expressions ; mais demeure ce qui ne varie pas : la dignité de l'être humain, l'unité de l'origine et l'immensité de la miséricorde.

Dans un monde où le tumulte de la différence ne cesse de croître, la sérénité du discours coranique continue de nous rappeler que la diversité n'efface pas l'identité, mais révèle en elle la sagesse du Créateur.





P O R T R A I T

Patrice Lumumba

UNE MAIN DANS LES GRADINS...
ET UNE STATUE QUI DÉFIE L'OUBLI

Par Ahmed Moussa

Dans les gradins de la Coupe d'Afrique des Nations, au milieu du vacarme, des couleurs et des drapeaux, un supporter africain se tenait debout. Il ne scandait pas le nom d'un joueur, ne célébrait pas un but ; il leva simplement la main et pointa l'index, dans un silence saisissant. Ce geste n'avait rien d'anodin : il était adressé à l'image de Patrice Lumumba, un nom sorti du champ politique pour revenir habiter la mémoire collective. En un instant entièrement dédié au football, l'histoire fit irruption dans le décor, comme si ce supporter rappelait au monde qu'avant le jeu et la fête, il y eut des hommes qui disputèrent, jusqu'au bout, le match de la liberté.

Né en 1925 dans un village modeste de l'est du Congo, Patrice Émery Lumumba vint au monde à une époque où le pays ployait sous le joug de la colonisation belge. Enfant africain, il fit très tôt l'expérience de l'injustice, la percevant de ses propres yeux avant même d'en apprendre les mots. De cette enfance marquée, naquit en lui une conscience précoce : la liberté n'est pas un don accordé, mais un droit confisqué qu'il faut reconquérir.

Dans les années quarante, Patrice Émery Lumumba s'installa dans les grandes villes. Il y travailla comme simple employé des postes, sans que sa pensée fût modeste ni son ambition limitée. C'est là qu'il fréquenta les milieux intellectuels, lut, écrivit, et prit pleinement conscience que le colonialisme ne se contentait pas de confisquer les terres : il dépouillait aussi l'être humain de sa dignité. Ses positions audacieuses lui valurent l'emprisonnement en 1956, faisant de la prison le premier prix payé sur le long chemin de la liberté.

Libéré de prison, Patrice Émery Lumumba en sortit plus déterminé encore. En 1958, il fonda le Mouvement national congolais, un parti porteur d'un idéal d'unité nationale, résolument opposé à la division et à toute forme de dépendance. La même année, lors de la Conférence des peuples africains à Accra, il rencontra les grandes figures des luttes de libération. Sa vision s'en trouva élargie, et son rêve dépassa désormais les frontières du Congo.

L'année 1960 marqua un tournant décisif dans sa vie comme dans celle de son pays. Le mouvement qu'il avait fondé remporta les élections, et Patrice Émery Lumumba devint le premier Premier ministre élu, du Congo indépendant. Le jour de l'indépendance, il prononça un discours resté célèbre, dans lequel il dénonça sans détour les crimes du colonialisme. Sa parole résonna à travers le monde, mais suscita en même temps la colère de la Belgique et de ses alliés.

Quelques mois à peine s'écoulèrent avant que les manœuvres ne s'enclenchent. À la fin de l'année 1960, Patrice Émery Lumumba fut démis de ses fonctions, puis arrêté. Il fut soumis à l'humiliation et à la torture. Il devint alors évident que l'homme qui avait rêvé d'un Congo libre représentait une menace pour des intérêts puissants, implacables et sans pitié.

Le 17 janvier 1961, le crime fut exécuté. Patrice Émery Lumumba fut assassiné lors d'une opération impliquant des complicités internes et une collusion belge. Son corps fut enterré dans le secret, mais son nom, lui, entra dans la légende.

Ce 17 janvier 1961 marqua le jour où la fin fut écrite de sang-froid. Lumumba fut transféré vers la région du Katanga, où ses ennemis l'attendaient. Il fut battu, humilié, puis abattu. Ils ne se contentèrent pas de le tuer : ils cherchèrent à effacer la moindre trace de son existence. Le corps fut dissous, la vérité dissimulée, comme si l'on poursuivait encore l'idée après avoir fait taire la voix.

Ce fut un assassinat politique pleinement assumé, mené avec la participation de mains locales et une complicité belge, que la Belgique reconnaitra plus tard comme une responsabilité morale indélébile.

Ainsi s'acheva la vie d'un homme à qui l'histoire n'accorda qu'une seule année au pouvoir. Une seule année, mais d'une densité telle qu'elle suffit à ériger une statue.

La statue, aujourd'hui, ne raconte ni les sévices subis ni les noms des conspirateurs. Elle se tient droite, silencieuse, comme pour résumer toute l'histoire en une seule vérité : ils peuvent abrégé une vie, mais jamais en effacer l'empreinte.

Regard fraternel

88 | MAÏMONIDE DE CORDOUE UN GÉNIE JUIF DE LA CIVILISATION ARABO-MUSULMANE

Par Nassera Benamra

Parler de Moïse (Moussa) ben Maïmon, juif de Cordoue, uniquement comme d'un réformiste du judaïsme serait réducteur. Son génie ne s'est pas construit hors sol. Il s'est pensé, formulé et transmis dans un espace arabo-musulman qui a façonné sa langue, ses références, son horizon intellectuel. Qu'on le veuille ou non, Moussa ben Maïmon appartient aussi à notre histoire musulmane. À cette civilisation qui a permis à des savants non musulmans de penser, d'écrire, de transmettre, parfois même de rayonner. Le reconnaître ainsi, ce n'est pas le retirer aux Juifs. C'est simplement rappeler que la civilisation arabo-musulmane est assez grande pour compter parmi les siens ceux qui l'ont enrichie.

Naissance et jeunesse de Moussa ben Maïmon
Moïse ben Abdallah ben Maïmon el-Qourtoubi, connu en Occident sous le nom de Maïmonide, a vécu aux XII^e et XIII^e siècles. Né à Cordoue le 30 mars 1135, au cœur de l'Andalousie musulmane, Moussa ben Maïmon, le Rambam, ou Rabbi Moché ben Maïmon, surnommé en Occident Maïmonide, est issu d'une lignée de rabbins et formé dès son très jeune âge, d'abord par son père, juge dans les tribunaux juifs. Moussa s'est orienté vers la théologie, l'astronomie, la médecine, la philosophie et les mathématiques.



Son parcours s'est façonné dans un monde arabo-musulman, où le savoir circulait librement et nourrissait les esprits, quelle que soit leur appartenance religieuse.

L'arrivée au pouvoir, en 1148, des Almohades met fin au règne tolérant des Almoravides. La famille de Maïmonide séjourne à Fès entre 1159 et 1165. Elle s'établira ensuite en Égypte, après un court passage en Palestine. Maïmonide approfondie sa connaissance de la médecine et lit Hippocrate et Galien. Il échange avec ses contemporains, tels que Averroès.

Maïmonide compose son premier livre à l'âge de treize ou quatorze ans, la Terminologie logique, une introduction à l'art de la philosophie, les termes essentiels de la philosophie y



sont clarifiés, en particulier la distinction entre puissance et acte. La plupart de ses ouvrages sont écrits en arabe et traduits ensuite en hébreu. Ils prennent différentes formes et touchent des domaines variés, texte de circonstance pour défendre les juifs contraints de se convertir à l'islam (l'Épître de la conversion, 1165), œuvre d'exégète et de théologien (Commentaire de la Mishna, 1168, Une seconde Tora, 1187), de philosophe (le Guide des égarés, 1190), de médecin (Traité des aphorismes, Traité des poisons et leurs guérisons, 1198).

La pensée de Maïmonide, nourrie par la civilisation arabo-musulmane

En 1177, Maïmonide est nommé chef de la communauté juive d'Égypte. Dès lors, il se consacre à élever le niveau religieux et intellectuel de son peuple. Réformiste et rationaliste convaincu, il s'attaque aux coutumes erronées et aux superstitions qui s'étaient glissées parmi les Juifs, qu'il considérait parfois comme des pratiques quasi-païennes, insistant pour que le judaïsme reste une religion strictement monothéiste. Cette approche lui valut l'opposition de nombreux religieux et érudits juifs de son temps.

On résume souvent son rôle par une formule parlante qui dit : « si Moïse a donné la Torah, Maïmonide, lui, l'a ordonnée ». Il en a précisé les contours, structuré les règles et posé les bases solides de la loi juive telle qu'elle est encore comprise aujourd'hui. Maïmonide ne peut être dissocié de la civilisation arabo-musulmane, dont il a pleinement assimilé la richesse intellectuelle. Sa pensée philosophique s'est construite au contact des grands esprits de l'islam médiéval tels que Ibn Rochd, Ibn Sina, El-Ghazali. Cet héritage traverse toute son œuvre.



Médecin particulier et conseiller politique de Saladin

En Égypte, il se consacre entièrement aux études, tandis que son frère cadet, commerçant, s'occupait de sa famille. En 1170, le navire de son frère fait naufrage lors d'un voyage vers l'Inde et il périt. La mort de son frère l'oblige à trouver un moyen de subsistance. Il se tourne alors vers la médecine, refusant de tirer un profit matériel de son enseignement de la Torah et de la tradition juive.

Tout en poursuivant sa carrière de médecin, Maïmonide se fait rapidement un nom lorsqu'il entra au service du palais du Sultan. Le vizir el-Qadi el-Fadil, proche de Saladin (Salah Eddine El-Ayyoubi), lui offre le privilège de devenir le médecin particulier du sultan et, par la suite, de son fils héritier, jusqu'à la fin de sa vie.

Mais sa présence à la cour n'était pas seulement liée à ses compétences médicales. Maïmonide possédait également une intelligence politique et une réputation respectée parmi les Juifs de tout le Moyen-Orient. Par exemple, sa position à la cour permet de calmer certaines tensions au sein des communautés juives du Yémen et de faciliter la vie des Juifs dans l'ensemble de l'État ayyoubide.

Grâce à sa proximité avec Saladin, il a contribué aussi à l'autorisation pour les Juifs de s'installer en Palestine et à Jérusalem après la reconquête des Croisés, alors que les précédents occupants

leur interdisaient l'accès. Maïmonide conserve cette position de prestige jusqu'à sa mort en 1204, soit environ onze ans après celle de Saladin. Il décède au Caire, mais, selon sa volonté, son corps est transporté à Tibériade en Palestine, où il est enterré.

Aujourd'hui, sur une vaste place, au cœur du quartier juif de Cordoue en Espagne, se dresse une statue de bronze. Celle d'un philosophe, médecin et grand penseur réformiste du judaïsme, celle de Moïse ben Maïmon. Il est représenté assis, un livre à la main. Ses pieds, eux, ont jauni avec le temps, usés par les mains de ceux qui les touchent. Certains touristes le font par superstition, convaincus que ce geste porte chance, comme le veut une habitude installée depuis des années. D'autres, des visiteurs juifs, y voient un acte de bénédiction et de respect.

Derrière ces gestes, parfois spontanés, parfois simplement imités, se cache l'histoire d'une figure majeure d'une mémoire à la fois juive et arabo-musulmane, dont l'influence traverse les siècles et continue de résonner aujourd'hui. Moïse ben Maïmon est l'un des grands « Moïse » de l'histoire juive, chacun portant une dimension sacrée ou symbolique particulière. Les deux autres sont Moïse ben Imran, le prophète de la Torah, et Moïse Mendelssohn, figure centrale de la Haskala, le mouvement des Lumières juives aux XVIII^e et XIX^e siècles.



LA JEUNESSE FRANÇAISE DE CONFESSION MUSULMANE

Découvrons-la

17- UN JEUNE MUSULMAN DANS UN MONDE CHAOTIQUE : DIALOGUE DANS UN AMPHITHÉÂTRE AVEC DES ÉTUDIANTS

Par Cheikh Abdelali Mamoun

- Oh, Mademoiselle ! Oui, vous !
 - Moi ?!
 - Oui vous, vous sortez de mon cours SVP !
 - Ah bon ! Et pourquoi ?! J'ai rien fait !
 - J'ai dis, vous sortez immédiatement de mon cours, allez Oust !...
 - Bon, maintenant que c'est fait, j'ai une question à vous posez : A votre avis, Pourquoi a-t-on élaboré et établi des lois dans le monde ?
 - Je pense que c'est pour imposer une certaine justice et lutter contre les injustices.
 - Bravo Djamel ! On ne pouvait pas être aussi juste et précis que cela.
- Ok, maintenant je souhaiterai vous interroger sur ce que j'ai fais vis-à-vis de cette jeune fille que j'ai expulsé de notre cours, était ce de l'injustice ou non ?
- Bin, je crois bien que oui Monsieur, elle n'a rien fait pour être expulsée, c'est injuste de votre part.
 - Ok, tu as raison, alors pourquoi personne n'a réagi et pourquoi personne n'a contesté, voire, ne s'est interposé contre cette décision injuste ? Dites-moi !
 - Bin... Je ne sais pas moi, peut-être par peur de l'autorité ou par indifférence, tout simplement.
 - Encore bravo Djamel pour ton courage d'avouer ce vice collectif qu'on appelle l'égoïsme. En effet, aujourd'hui, on établi des lois pour combattre l'injustice et ensuite on s'éclipse en pensant que cela suffit pour s'en débarrasser, alors que l'on vient de vivre à l'instant une injustice dans cette salle et personne n'est intervenu contre elle, malgré son évidence. Conclusion : Si l'on ne réagit pas ensemble et rapidement contre l'injustice en se disant « je m'en fous, ce n'est pas mon problème », on finit soi-même par être touché tôt ou tard par cette même injustice, mais à ce moment là, ce sera trop tard pour réagir.
 - D'accord Monsieur, alors pourquoi y a-t-il autant d'injustice dans le monde ? Pourquoi le chaos et le désordre règnent-ils sur terre ? On le voit bien, c'est la loi du plus fort, la loi de la jungle même. Prenons pour exemple la Russie veut envahir l'Ukraine, les Etats-Unis qui veulent envahir le Groenland, le Venezuela et toute l'Amérique latine, la Chine



veut s'accaparer de Taïwan et je ne vous parle même pas du monde musulman qui est devenu l'ennemi numéro 1 du monde occidental. Ne sommes-nous pas en train de vivre l'effondrement de ce qu'on appelait il y a quelques décennies « Le Nouvel ordre mondial », pour vivre aujourd'hui « Le Nouveau désordre mondial » Monsieur ?

— Oui, Djamel, tu as certainement raison, mais au lieu de se lamenter sur cette situation, posons-nous la question : comment en sommes-nous arrivés là ?

— Oui Amina, tu voudrais dire quelque chose ?

— Oui Monsieur, moi, mon père, il est imam et il m'a déjà parlé de ça un jour alors que étions entrain de lire le verset 64 de la sourate 5 (El Maïda) et qui dit : « ... Nous avons jeté parmi eux l'inimitié et la haine jusqu'au Jour de la Résurrection. Toutes les fois qu'ils allument un feu pour la guerre, Allah l'éteint. Et ils s'efforcent de semer le désordre sur la terre, alors qu'Allah n'aime pas les semeurs de désordre ».

Mon père a ajouté : « tu sais ma fille, dans ce monde, chacun à une conception des valeurs universelles. Et l'une d'entre elle, est la notion du partage des richesses pour lutter contre la pauvreté qui est l'une des injustices que subissent beaucoup de populations dans le monde. Pour l'imposer, les leaders, suppôts du diable, qui tentent de manipuler le monde en le surexploitant en contrepartie d'un salaire de misère, inventent un ennemi, un mal à éradiquer qui serait à l'origine de tout leur malheur. Ils montrent du doigt l'Islam, ceci grâce aux médias qu'ils ont rachetés.

En effet, pour distraire les esprits et les détourner du vrai danger, ils ont d'abord diabolisé l'URSS qu'ils appelaient « la menace rouge » qu'ils ont finalement réussi à dompter. Ils se sont alors tournés vers une nouvelle menace « verte » qu'ils ont d'abord appelée par pudeur « l'islamisme » et petit à petit « l'Islam et les musulmans. ». C'est ce qui a provoqué l'explosion du taux d'actes islamophobes dans le monde et en France en particulier.

Les gens manipulés s'en sont pris aux musulmans pensant combattre le mal qui veut « détruire leur civilisation », mais si tu oses dévoiler cette vérité, tu seras immédiatement taxé de complotiste et de paranoïaque.

— Bon, Amina, au moins ton père ne tourne pas autour du pot lui. Mais revenons à notre chaos sur terre et ses origines. Oui Djamel, tu voudrais ajouter quelque chose ?

— Oui Monsieur, le seul moyen c'est l'éducation ; Je trouve que l'école ne fait assez son travail en matière de sensibilisation à ces valeurs universelles que l'on retrouve dans « la déclaration universelle des droits de l'homme » qui, je rappelle, a été ratifiée en 1948 à Paris, par les 56 pays membres. 30 articles qui, s'ils étaient respectés, nous auraient permis d'instaurer un ordre établi qui imposerai dans le monde la justice, la paix, le partage des richesses et la liberté...

— Merci Djamel pour ce rappel, en fin de compte, c'est le rôle de tout le monde et des parents en premier lieu. En attendant, va chercher ta camarade de classe que j'ai expulsée injustement afin que je lui présente mes sincères excuses, elle doit être bien triste en ce moment...



SABIL *éclats spirituel de la semaine* AL-IMAN

94



LA CONSTANCE, QUAND LA JUSTICE VACILLE

*Quand le monde s'agite et que la loi se plie,
Quand le fort se protège et que le faible plie,
La foi ne crie pas victoire, elle apprend à tenir,
Droite dans la tourmente, patiente sans fuir.*

Par Cheikh Khaled Larbi

Il est des époques où la confusion morale devient presque normale. Les discours se multiplient, les tribunaux s'agitent, les médias s'enflamment, mais le sentiment d'injustice demeure. Certains dirigeants sont poursuivis, d'autres épargnés. Certains peuples sont entendus, d'autres oubliés. La justice semble parfois avancer à pas comptés, parfois courir, parfois s'arrêter net. Face à cette incohérence apparente, le croyant peut vaciller intérieurement : faut-il s'indigner sans mesure, se résigner en silence, ou se durcir jusqu'à perdre son humanité ?

Le Coran ne nie jamais ce trouble. Il ne le minimise pas. Il l'éduque. L'histoire de Moïse face à Pharaon n'est pas un récit ancien destiné à rassurer des consciences modernes. Elle est une clé de lecture intemporelle du rapport entre le pouvoir, la vérité et le temps. Pharaon incarne un pouvoir sûr de lui, persuadé que les institutions, l'armée, la parole publique et la peur suffiront à étouffer toute contestation. Moïse, lui, n'a ni armée ni influence. Il n'a qu'une parole droite, répétée, constante, et une confiance inébranlable dans le fait que la vérité n'a pas besoin de précipita-

Ph © Seyhmus Kino



tation pour s'imposer.

Dans un monde contemporain où certaines figures politiques semblent traverser les crises sans être inquiétées, tandis que d'autres sont immédiatement exposées, jugées et condamnées, la tentation est grande de croire que la justice n'est qu'un outil au service des plus forts.

Le Coran, pourtant, nous apprend autre chose : l'injustice peut être protégée un temps, jamais éternellement. Ce qui est différé n'est pas annulé. Ce qui est toléré n'est pas validé.

La voie de la foi, Sabil al-Iman, n'est pas celle de la colère permanente ni de l'aveuglement volontaire. Elle est celle de la constance morale. Moïse ne s'est pas laissé définir par l'arrogance de Pharaon. Il n'a pas adopté ses méthodes, ni son langage, ni son mépris. Il a refusé que l'injustice de l'autre déforme sa propre justice intérieure. Voilà l'enseignement central : Le croyant ne doit jamais devenir le miroir de ce qu'il combat.

Dans ce contexte mondial marqué par une justice perçue comme sélective, l'islam ne propose ni le retrait du monde ni la rupture avec les lois humaines. Il rappelle simplement que la loi n'est pas la morale, et que la morale ne peut dépendre exclusivement des rapports de force. Le croyant agit dans le cadre légal, respecte les institutions, mais garde une lucidité critique. Il sait que l'État de droit est une construction humaine, perfectible, parfois contradictoire, et que sa responsabilité première est de ne pas trahir les principes qui le fondent : la dignité, l'équité, la responsabilité.

En France, cette posture est particulièrement délicate et nécessaire. Le musulman y est à la fois croyant et citoyen. Il ne vit pas en marge de la République, mais en son sein. La laïcité ne lui demande pas de suspendre sa conscience, mais de ne pas l'imposer. L'islam, quant à lui, ne lui permet pas de se taire face à l'injustice, mais lui interdit de transformer son indignation en chaos moral ou en discours de rupture. Il s'agit d'un équilibre exigeant : parler sans attiser, dénoncer sans déshumaniser, attendre sans se résigner.

La constance de Moïse nous enseigne aussi une



autre leçon, plus difficile encore : accepter que le temps fasse partie de l'épreuve. Dieu n'est pas pressé, non par distance, mais par sagesse. Il laisse parfois les tyrannies se déployer pour qu'elles se dévoilent entièrement. Ce délai n'est pas une approbation, c'est une exposition. L'histoire montre que les pouvoirs fondés sur l'orgueil finissent toujours par se contredire eux-mêmes, par s'enfermer dans leurs propres excès, par perdre la maîtrise du récit qu'ils croyaient contrôler.

Dans un monde saturé d'instantanéité, cette lenteur divine est souvent mal comprise. On voudrait des verdicts immédiats, des chutes spectaculaires, des réparations visibles. Le Coran invite à une autre profondeur : celle de la transformation intérieure, préalable à toute transformation collective. La victoire de Moïse n'est pas d'abord politique, elle est spirituelle. Elle réside dans le fait qu'il est resté fidèle à ce qu'il était, même lorsque tout semblait jouer en sa défaveur.

Sabil al-Iman, aujourd'hui, c'est donc apprendre à traverser l'injustice sans s'y dissoudre. C'est refuser la naïveté sans céder au cynisme. C'est comprendre que la foi n'est pas une échappatoire, mais une responsabilité accrue. Le croyant n'est pas celui qui explique tout par Dieu pour ne rien faire, ni celui qui agit comme si Dieu n'existait pas. Il est celui qui agit justement, même lorsque le résultat lui échappe.

*Quand les puissants
trébuchent sur leurs propres lois,
Quand la vérité attend que le tumulte s'emploie,
La foi trace un chemin, discret mais certain,
Celui de la constance, jusqu'au dernier matin.*



Invocation

Ô Allah,

Toi qui vois quand les regards sont guidés,
Toi qui entends quand les voix sont étouffées,
Toi qui connais la vérité quand les récits sont confisqués,
ne nous laisse pas perdre la nôtre dans le tumulte du monde.

Ô Dieu,

Quand la justice humaine hésite,
quand elle pèse différemment selon les visages et les puissances,
préserve nos cœurs de l'amertume
et nos langues de l'injustice que nous dénonçons.
Ne fais pas de nous des témoins silencieux par peur,
ni des accusateurs aveugles par colère.

Apprends-nous la justesse,
celle qui parle sans humilier,
celle qui résiste sans se corrompre.

Âmîn ô seigneur des mondes

Le Hadith de la semaine

91 | LORSQUE DIEU ACCORDE UN SURSIS À L'INJUSTE : ENTRE L'ILLUSION DE L'IMPUNITÉ ET L'INÉLUCTABILITÉ DE LA JUSTICE

Par Cheikh Younes Larbi

D'après Aboû Moussa el-Ash'ari (qu'Allah l'agrée), le Messager d'Allah ﷺ a dit :

« **Allah accorde certes un délai à l'injuste, mais lorsqu'Il le saisit, Il ne le laisse pas échapper** ». Puis le Prophète ﷺ récita la parole du Très-Haut : **« Ainsi s'exerce la prise de ton Seigneur lorsqu'Il saisit les cités alors qu'elles sont injustes. Sa prise est certes douloureuse et sévère »**. (Houd : 102) »

RAPPORTÉ PAR EL-BOUKHÂRÎ ET MOUSLIM

Dans un monde où l'injustice semble progresser plus vite que l'équité, où la voix de la force couvre celle des valeurs, il devient aisé pour beaucoup de croire que l'injustice serait devenue un destin irréversible ou un système efficace échappant à toute reddition de comptes. Nous voyons l'opresseur accroître son influence, l'agresseur redoubler d'audace, le despote être récompensé plutôt que questionné. Alors s'insinue dans les cœurs une interrogation troublante : où est la justice ? Et où est Allah face à tout cela ?

Ce hadith prophétique, malgré la brièveté de ses mots, se révèle d'une profondeur remarquable dans ses significations. Il apporte une réponse sereine et rationnelle, exempte d'emportement, et pleinement cohérente avec les lois qui gouvernent à la fois l'histoire et la vie. Il



ne nie pas la réalité qui tourmente les consciences vigilantes, ni ne contredit ce que les yeux constatent : l'ascension de l'injuste, la durée de sa domination et l'élargissement de son pouvoir. Mais, dans le même temps, il rejette catégoriquement toute interprétation qui verrait dans cette situation une impunité réelle ou une immunité durable.

La parole du Prophète ﷺ : « *Il accorde un délai* » (yumli) résume cette vision avec une précision remarquable. Elle n'évoque ni la négligence ni l'oubli, mais un répit délibéré, encadré par une finalité et limité par un terme fixé. Un délai qui n'implique ni approbation ni impuissance, mais qui s'inscrit dans une loi plus vaste gouvernant le destin des individus et des sociétés.

Cette compréhension s'accorde parfaitement avec la logique de la vie et du cours de l'histoire. Combien de puissances injustes ont semblé, à une époque donnée, invincibles et promises à la pérennité, avant de s'effondrer soudainement, non pas seulement sous l'effet de circonstances extérieures, mais parce que l'injustice porte en elle-même les germes de sa propre disparition.

Lorsqu'un système se fonde sur l'oppression, il perd la confiance ; lorsqu'une société est administrée par la peur, elle se ronge de l'intérieur ; lorsque la justice est écartée, la stabilité se transforme en une illusion passagère, vouée à s'évanouir.

Puis le Prophète ﷺ ajoute : « *jusqu'à ce que, lorsqu'il le saisit, Il ne le laisse pas échapper* », affirmant ainsi la certitude du passage du temps ouvert à l'instant décisif. La saisie divine ne se manifeste pas nécessairement sous la forme exclusive de catastrophes soudaines ; elle peut prendre la forme d'un effondrement progressif, d'une perte de légitimité, d'une faillite morale, ou d'une chute dans l'estime des hommes avant même qu'elle ne se concrétise dans les faits. À ce moment-là, ni la puissance accumulée, ni les alliances tissées, ni les récits élaborés pour justifier l'injustice ne sauraient être d'un quelconque secours.

C'est ici que se révèle toute la force de ce hadith dans son adresse à la conscience humaine universelle. Il n'offre pas une promesse émotionnelle au lésé, mais établit une loi morale universelle : l'injustice, quelle que soit sa durée, ne saurait se perpétuer indéfiniment. Il constitue simultanément un avertissement paisible à l'attention de quiconque s'est laissé griser par la force, tromper par l'écoulement du temps ou enivrer par le silence du monde.

Ce hadith n'appelle ni à la résignation ni à la justification du réel. Il libère plutôt l'être humain de deux illusions périlleuses : celle de croire que l'injustice serait devenue un destin immuable, et celle de penser que la justice ne serait qu'un idéal abstrait sans place dans un monde régi par les intérêts. Il enseigne la patience sans naïveté, l'espérance sans déni, et l'action sans témérité.

À une époque où l'on s'interroge de plus en plus sur la pertinence des valeurs, ce hadith nous rappelle que si la balance de l'histoire peut vaciller temporairement, la balance de la justice, elle, ne se brise jamais ; que le délai accordé n'est pas la fin du récit, mais l'une de ses étapes ; et que le moment de la saisie, lorsqu'il survient, ne manque jamais sa cible.



Le vrai du faux

PROPOS POPULAIRE, ET NON HADITH :

65 | 'SI LA FAIM ÉTAIT UN HOMME, JE LE TUERAI'

Par Cheikh Rachid Benchikh

Sur les lèvres des gens, se propagent des propos et des formules qui se transmettent de génération en génération, jusqu'à s'enraciner dans la conscience collective comme s'ils relevaient de textes sacrés ou de paroles du Prophète ﷺ. En réalité, ce ne sont, le plus souvent, que des proverbes, des maximes humaines ou des expressions littéraires nées dans des contextes historiques et sociaux déterminés. C'est de là qu'est née notre rubrique intitulée « Propos populaires, mais non des hadiths authentiques », afin de distinguer l'héritage prophétique authentiquement établi, de ce qui ne l'est pas, de préserver la dignité et l'intégrité de la Sunna contre toute attribution induue, et en même temps, de soumettre ces propos à une lecture critique à la lumière de la loi islamique.

Quant à la formule de cette semaine : « *Si la faim était un homme, je le tuerais* », elle fait partie des expressions courantes que l'on emploie dans un contexte de plainte face à l'intensité et à la rudesse de la faim, ou pour exprimer l'effet douloureux qu'elle exerce sur l'âme et le corps, au point que certains la considèrent, bien à tort, comme ayant une origine religieuse ou relevant d'une parole de sagesse transmise.

Origine et nature de la formule

Cette expression est parfois attribuée à 'Omar ibn el-Khattab رضي الله عنه, et parfois à 'Alī ibn Abī Ṭālib رضي الله عنه, sans qu'aucune preuve ne vienne étayer de manière fiable une telle paternité. Il n'existe en effet aucune chaîne de transmission authentique permettant de rapporter cette parole à l'un ou l'autre.

Authenticité de la formule et sa conformité à la loi islamique

Du point de vue de l'authenticité, cette formule n'est pas valable en tant que texte religieux ; il n'est pas permis de l'attribuer au Prophète ﷺ ni de l'intégrer au domaine du hadith prophétique.

Quant à son sens, la loi islamique ne nie nullement la réalité de la faim ni la dureté de ses effets ; elle les reconnaît au contraire et les considère comme l'une des épreuves les plus éprouvantes. Allah, Exalté soit-Il, dit : « Nous vous éprouverons certes par quelque chose de la peur et de la faim » (Coran, el-Baqara, 2 : 155).

De même, le Prophète ﷺ avait connu la faim et, sous l'effet de son intensité, il attachait une pierre sur son ventre. Pourtant, il ne lui est jamais attribué une parole exprimant la violence.

ce ou l'idée de tuer. Son attitude face à la faim était d'ordre spirituel et moral : elle reposait sur la patience, la solidarité, la recherche licite du moyen de subsistance et l'encouragement à nourrir celui qui a faim. Il ﷺ a dit : « *N'est pas croyant celui qui mange à satiété tandis qu'à ses côtés, son voisin a faim.* »

Dans cette perspective, représenter la faim comme un ennemi qu'il faudrait tuer ne s'accorde pas pleinement avec l'esprit de l'Islam, lequel appelle à traiter la faim plutôt qu'à la combattre par des images violentes, à en éliminer les causes plutôt qu'à se contenter d'en maudire les effets, et cela, par le travail, l'aumône, la zakat et la solidarité sociale.

En conclusion, l'expression « *Si la faim était un homme, je le tuerais* » est une parole largement répandue, mais non un hadith transmis. Elle ne possède aucun fondement dans la Sunna prophétique et ne saurait être attribuée à la religion. Il s'agit d'une image métaphorique traduisant la douleur de la faim, sans pour autant refléter l'orientation islamique dans sa manière d'appréhender ce phénomène humain profond. L'Islam n'a pas affronté la faim par l'invective ou l'imaginaire violent, mais par la foi, la patience, l'effort, la compassion et l'instauration d'un système global garantissant à l'être humain sa dignité et son droit à la subsistance.

Ainsi, la distinction demeure nette entre une maxime que les gens se transmettent et un texte juridique ou religieux sur lequel on fonde une preuve. C'est précisément cette distinction que cette série entend mettre en lumière et ancrer dans les esprits.



Mizan El-Qadhaya

LES AFFAIRES CONTEMPORAINES
À LA LUMIÈRE DU TEXTE ET DE LA SAGESSE

12 | DE L'HISTOIRE À L'AVIS RELIGIEUX : YENNAYER ENTRE HÉRITAGE CULTUREL ET JURISPRUDENCE MUSULMANE

Par Cheikh Younes Larbi

Chaque année, l'espace public et les réseaux sociaux voient se multiplier des avis religieux relatifs à la célébration du Yennayer, le Nouvel An amazigh. Certains de ces avis sont hâtifs et manquent de rigueur scientifique, tandis que d'autres dépassent les limites de la juste mesure pour verser dans des jugements excessifs, voire dans l'anathème et la condamnation de l'innovation blâmable. Partant de ce constat, il incombe à la Grande Mosquée de Paris de donner une approche jurisprudentielle équilibrée, fondée sur des preuves scripturaires établies, tout en tenant compte avec discernement de la dimension culturelle et historique de cette célébration, sans excès ni négligence.

BIENFAITS DE LA TERRE

Il faut savoir que Yennayer, ou le Nouvel An amazigh, est une occasion culturelle et agricole profondément enracinée en Afrique du Nord depuis des millénaires. Il est désigné par les Amazighs sous les appellations de « Yennayer » ou « Nayer ». Le calendrier amazigh débute en l'an 950

avant notre ère, date correspondant à l'accession au trône d'Égypte du pharaon amazigh Chachnaq Ier. Cette référence historique constitue un lien vital entre l'homme amazigh et sa terre, et symbolise l'abondance, la fertilité et la continuité du cycle de la vie agricole.

Or, l'islam a clairement encouragé la valorisation de la terre, de l'agriculture et de la subsistance qu'elle procure. Allah, Exalté soit-Il, dit : « C'est Lui qui vous a rendu la terre soumise ; parcourez-en donc les vastes étendues et mangez de ce qu'Il vous a accordé. » (Sourate El-Moulek, v. 15)

Et Il dit également : « Afin qu'ils mangent de Ses fruits et de ce que leurs mains ont accompli. Ne seront-ils donc pas reconnaissants ? » (Sourate Yassin, v. 35). Ces versets indiquent la légitimité, pour l'être humain, d'honorer la saison agricole et d'exprimer sa gratitude envers Allah pour Ses bienfaits, sans que cela n'implique une quelconque forme d'adoration ou de sacralisation d'un temps déterminé.

Les Amazighs ont ainsi préservé des pratiques symboliques, telles que la préparation du cous-

cous et de la tammîna, ainsi que la dispersion de grains autour des champs et des habitations afin que les animaux et les oiseaux s'en nourrissent. À ce propos, le Messenger d'Allah ﷺ a dit : « *Il n'est pas un musulman qui plante un arbre ou sème une culture, dont un être humain, un oiseau ou une bête mange, sans que cela ne lui soit compté comme une aumône.* » (El-Boukhârî et Mouslim).

À cela s'ajoute la distribution collective de viande dans le cadre d'une pratique communautaire appelée « louzi'a », laquelle, à l'instar des autres usages, reflète des valeurs sociales et culturelles telles que la solidarité, l'égalité et l'esprit de cohésion communautaire.

SANS DIMENSION RELIGIEUSE Il est à noter que la célébration du Nouvel An amazigh se limite à des traditions et des coutumes dépourvues de toute dimension culturelle.

Elle vise essentiellement à valoriser l'identité, la culture et le lien à la terre.

Cette célébration est principalement observée dans les pays d'Afrique du Nord, en particulier en Algérie et au Maroc, qui l'ont officiellement reconnue comme fête nationale. Elle est également célébrée, à des degrés divers, en Tunisie, en Libye et dans certaines régions à forte présence amazighe. En tant qu'expression culturelle et sociale, elle s'est aussi étendue aux pays de la diaspora, notamment en Europe et en Amérique du Nord, où les communautés amazighes et maghrébines perpétuent cette tradition dans un cadre patrimonial non religieux, traduisant le lien entre le passé et le présent, et affirmant l'enracinement des peuples dans la terre où ils vivent.

AVIS JURIDIQUES Du point de vue juridique musulmane, la participation à de telles célébrations ne relève pas du domaine des actes culturels ('ibâdât), mais s'apparente plutôt aux pratiques sociales et culturelles, dès lors qu'elles ne comportent aucun interdit, aucune manifestation de polythéisme, et qu'elles respectent la modération dans les formes de réjouissance et de divertissement. Elles peuvent au contraire être mises à profit

pour renforcer les liens familiaux et sociaux, et raviver l'esprit de coopération et de solidarité.

Les juristes en sciences des fondements de jurisprudence (Ouṣoul el-fiqh) ont établi que les actes jugés bénéfiques pour les individus et la société relèvent du principe des intérêts généraux non spécifiés (el-maṣāliḥ el-mour-sala), affirmant que : « *Toute utilité qui ne contredit pas un texte religieux est considérée comme recevable, sans qu'elle n'implique nécessairement une intention culturelle* ».

Par ailleurs, la célébration des traditions agricoles anciennes constitue un rappel de la sagesse divine à l'œuvre dans le cycle de la nature, des épreuves liées à la rudesse du climat, ainsi que de la nécessité de la patience et de l'effort pour assurer la subsistance. Cela fait écho au hadith suivant : « *Si l'Heure survient alors que l'un de vous tient en sa main un plant, et qu'il peut le planter avant qu'elle n'advienne, qu'il le plante.* » (Ahmad et El-Boukhârî). La leçon réside ici dans la valeur de l'effort, du travail et de la persévérance, sans résignation, même à l'approche de la Fin du monde ; car l'essentiel est l'action et la semence, tandis que le résultat relève ensuite de la volonté d'Allah.

En conséquence, l'avis juridique que nous formulons est clair : la célébration du Nouvel An amazigh, Yennayer, est licite au regard de la Charia, en tant que tradition culturelle et sociale, dépourvue de tout caractère culturel ou de sacralisation du temps. Elle constitue une occasion de manifester l'abondance, la solidarité et la coopération, et de se rappeler les bienfaits divins accordés à la terre, dans le respect des règles musulmanes relatives à ce qui est consommé, porté et pratiqué lors de ces célébrations.

Ainsi, la Grande Mosquée de Paris invite chacun à respecter cette occasion, à en découvrir les racines historiques et culturelles, tout en observant la modération et en s'éloignant de toute superstition ou croyance infondée qui introduirait le faux dans cette célébration. Qu'elle soit plutôt un moyen de renforcer l'identité, l'éducation sociale et le vivre-ensemble.



Penser

1 | DE LA TENTATION DU VACARME À L'ÉLARGIS- SEMENT DE LA CONSCIENCE : AUTOUR DE LA CRISE DU DISCOURS RELIGIEUX...

Par Ahmed Moussa

Lorsque Abd Allâh El-Qasimi publia son ouvrage *Les Arabes, phénomène sonore*, nombreux furent ceux qui s'étonnèrent de ce titre. Pourtant, quiconque médite le cœur du patrimoine culturel, comprend que cette formule ne fait que mettre au jour une réalité ancienne, solidement ancrée dans la conscience des maîtres de l'éloquence. Les Arabes, tels que les dépeint El-Jâhîdh dans *ElBayan wa Et-tabyîn*, étaient une civilisation de la parole : une culture fondée sur l'écoute, dont l'authenticité reposait essentiellement sur la mémorisation.

Ibn Khaldoun ancre ce constat sur un plan théorique lorsqu'il affirme que les Arabes sont « *la nation la plus éloignée des métiers artisanaux* », et que leur génie s'est formé avant tout dans l'espace de la parole, trouvant sa place dans les replis de la mémoire et de la récitation.

Dès lors, on comprend que la « *phénoménologie du son* » constitue la synthèse d'un héritage ancien et profondément enraciné : une communauté qui mémorise par l'oreille, se glorifie de la percussion des lettres, et jauge la valeur de la parole à son rythme et à sa résonance avant même d'en sonder le sens. Il n'est donc plus étonnant de voir qu'on célèbre le génie du poète comme on célébrait la naissance d'un guerrier : le poète était la voix de la tribu et l'archive vivante de ses hauts faits. Quant à leurs marchés, tels que le marché de 'Okadh, ils n'étaient rien d'autre que des scènes de rivalité oratoire, bien plus que des lieux de méditation philosophique ou de critique conceptuelle.



Au cœur de cette immersion arabe dans l'ornement du discours, l'imam Abd el-Qahir el-Jourjani est venu tracer une ligne de démarcation nette entre la « *phénoménologie du son* » et la véritable nature de l'inimitabilité. Il a puisé sa théorie du Nadhm au plus profond du texte coranique, comprenant, à travers la notion du dit et de l'implicite, que le défi divin lancé aux Arabes : « *Produisez donc dix sourates semblables, forgées de toutes pièces* », ne portait pas sur les mots eux-mêmes, accessibles à tous, mais sur « *le sens* » et sur l'architecture de sa formulation.

Abd el-Qahir el-Jourjani a établi que les mots, en tant que sons pris isolément, ne sauraient à eux seuls produire l'excellence rhétorique. Il s'appuyait en cela sur la célèbre formule d'el-Jâhîdh : « *Les significations sont offertes sur le chemin, connues aussi bien de l'Arabe que de l'étranger ; ce qui importe, c'est l'établissement de la mesure, le choix du mot juste et la noblesse de l'expression.* » Toutefois, la position d'Abd el-Qâhir el-Jourjani ne consiste pas à faire triompher le sens contre le mot. Elle dépasse cette opposition classique pour fonder la théorie du Nadhm, selon laquelle l'éloquence naît de la relation intentionnelle entre le mot et le sens au sein d'une construction syntaxique consciente. L'excellence stylistique, selon lui, ne réside donc pas dans les éléments pris séparément, mais dans leur agencement — un agencement qui sollicite l'intelligence et conduit à une orientation de la pensée, plutôt qu'à une simple jouissance auditive.

C'est ainsi que, du sein même de cette « *phénoménologie du son* », s'est façonnée dans notre histoire, et continue de se renouveler aujourd'hui, une fracture discrète mais décisive, que l'on peut décrire comme une division du discours religieux en deux camps opposés : le camp du son et le camp de la conscience.

Le camp du son considère la langue comme une fin en soi. Il se laisse séduire par la modulation de la voix, accumule les effets de rime, exploite la résonance et le rythme, au point que le discours religieux tend à se transformer, chez lui, en une performance auditive dont la valeur se mesure à l'intensité de l'effet immédiat plu-

tôt qu'à la profondeur de l'impact. Dans cette approche, la beauté de la voix prime sur le sens, la prestation est célébrée même lorsqu'elle se passe de questionnement, et le Coran se trouve réduit à sa récitation plutôt qu'à son message. A l'inverse, se tient le camp de la conscience, pour qui la langue est un pont, et pour qui la voix n'est qu'un moyen, non une finalité. Ce courant, qui s'enracine dans l'interpellation coranique : « *Ne méditent-ils donc pas ?* »

Cette problématique apparaît avec une grande netteté dans le récit bien connu du jeune garçon face à El-Hajjaj ibn Yûsuf. Celui-ci lui demanda : « *As-tu mémorisé le Coran ?* » - Le garçon répondit : « *Le Coran s'est-il enfui de moi pour que je le mémorise ?* » - El-Hajjaj reprit : « *As-tu réuni le Coran ?* » - Le garçon répliqua : « *Était-il donc dispersé pour que je le rassemble ?* » Lorsque El-Hajjaj lui dit enfin : « *N'as-tu pas compris ma question ?* », le garçon rectifia la perspective avec lucidité : « *Il aurait fallu demander : as-tu lu le Coran et compris ce qu'il contient ?* »

L'objection du jeune garçon ne visait donc pas la mémorisation en elle-même, mais la réduction du rapport au Coran à une dimension mécanique et purement verbale. Car la mémorisation relève de la mémoire, tandis que la compréhension et la méditation relèvent de l'intelligence et du cœur. Dans cette perspective, le Coran n'est pas un simple réceptacle sonore que l'on possède par la récitation par cœur, mais un discours de guidance dont l'effet ne s'accomplit qu'à travers la clairvoyance et la conscience.

Partant de là, surgit alors une question légitime et problématique : pourquoi continuons-nous à croire, avec une quasi-certitude admise, que l'arabe serait « *la plus belle des langues* » et qu'elle serait « *la langue des gens du Paradis* » ? S'agit-il d'une induction religieuse fondée sur un texte explicite, ou bien du prolongement d'un long façonnement culturel de nos schèmes symboliques, qui continue de considérer la langue sous l'angle de la « *phénoménologie du son* » plutôt que sous celui de sa fonction sémantique ?

Nous répondrons à cette problématique dans le prochain article... à suivre. ■

Notre mosquée



Ph © Omar Boulkroum

63 | NI DISCOURS FIGÉ NI PROTOCOLE : LES VŒUX DU RECTEUR AUX ÉQUIPES DE LA GRANDE MOSQUÉE

Par Nassera Benamra

Dans une atmosphère de joie simple et partagée, le recteur de la Grande Mosquée de Paris a réuni les imams, les cadres et l'ensemble des employés du lieu pour leurs présenter les vœux de la nouvelle année 2026. Comme le veut la tradition de la grande maison, la rencontre s'est déroulée dans un esprit de convivialité, ponctué de sourires, de traits d'humour et d'un optimisme sincère, autour d'un déjeuner partagé, dans une ambiance familiale.

Dès les premières paroles, on a senti que cette rencontre ne serait pas tout à fait comme les autres. Il y avait de la chaleur, oui, mais aussi une attention particulière. Le recteur de la Grande Mosquée de Paris n'était pas là uniquement pour présenter ses vœux pour la nouvelle année. Il a surtout exprimé un vœu clair, presque intime pour que chacun puisse travailler dans une atmosphère réellement habitée par la fraternité et la solidarité. Pas en théorie, mais dans le quotidien.

Tout au long de son allocution, Chems-eddine Hafiz n'a cessé de revenir à l'essentiel. Pas seulement aux fonctions, ni aux titres, mais aux femmes et aux hommes qui font vivre la Grande Mosquée de Paris, chacun à son poste. « *Ce déjeuner que je vous offre est avant tout un signe de reconnaissance et de considération pour votre engagement quotidien* », a-t-il rappelé, insistant sur le fait que le travail accompli ici s'inscrit dans une œuvre collective, visible de Dieu avant toute autre chose, en s'appuyant sur le verset 105 de la sourate Et-Tawba : « *Ouvrez, car Allah verra votre œuvre* ».

Il a parlé d'Amana, dépôt de confiance, de cette responsabilité particulière qui pèse sur celles et ceux qui servent une institution à la fois religieuse, historique et profondément ancrée dans la société française. « *Votre travail n'est pas un simple emploi* », a-t-il affirmé, rappelant que la Grande Mosquée de Paris est un lieu de culte, mais aussi « un lieu d'accueil, de savoir, de dialogue et de paix ». Un lieu où l'on vient parfois chercher bien plus qu'un lieu de prière.

Le recteur a exprimé avec clarté son souhait de voir ses équipes évoluer dans une ambiance réellement marquée par la fraternité et la solidarité. Pas une formule de circonstance, mais une exigence. En citant cette parole du Prophète (paix et bénédictions sur lui) « *Le croyant pour le croyant est comme un édifice dont chaque partie soutient l'autre* », il a également rappelé que le respect mutuel, l'écoute et la capacité à dépasser les différends sont les conditions mêmes de la cohésion.

Un passage particulièrement attendu concernait les imams, le recteur a tenu à dire combien il comptait sur eux. Pas uniquement pour diri-



ger la prière ou prononcer les prêches, mais pour un travail de fond, souvent moins visible.

« *L'imamat n'est pas une fonction ordinaire : c'est un dépôt, un héritage prophétique* », a-t-il déclaré. Il a évoqué ces ateliers de réflexion menés au sein de la Mosquée, ces espaces de parole et d'échange qui permettent d'aborder, avec sérénité, les réalités de la vie du musulman en France. Des moments où l'on réfléchit ensemble, où l'on cherche à comprendre, à apaiser, à adapter sans trahir.

Le premier responsable de la mosquée a également salué l'investissement des imams dans des projets concrets tels que leur contribution au glossaire, les publications destinées aux fidèles, le travail patient sur l'adaptation du discours religieux aux contextes contemporains. Un travail exigeant, discret, mais central. « *Nos imams sont des ponts entre la*

tradition et le présent », a-t-il rappelé, soulignant leur rôle dans la clarification, la pédagogie et la transmission.

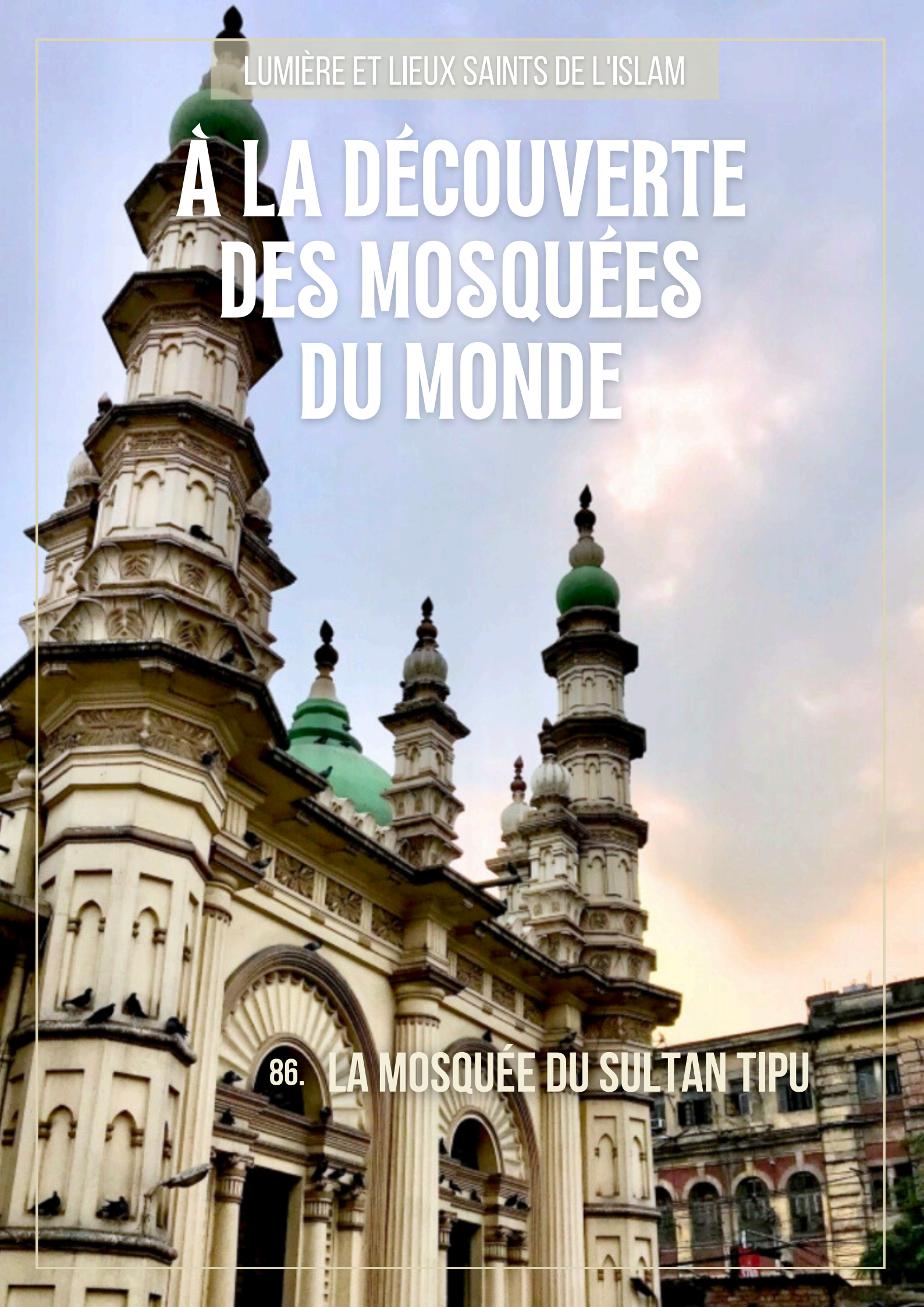
L'année 2026 a occupé une place centrale dans le discours. Année du centenaire de la Grande Mosquée de Paris, elle sera marquée, selon le recteur, par de multiples initiatives religieuses et culturelles. Des temps forts pensés non comme une célébration figée, mais comme un moment de réflexion, de transmission et d'ouverture. Une occasion de rendre hommage à ceux qui ont précédé, tout en préparant l'avenir. « *Être à la hauteur de cet héritage exige sérieux, exemplarité et sens du devoir* », a-t-il précisé, citant ce verset : « Et c'est ainsi que Nous avons fait de vous une communauté de juste milieu » (Al-Baqara, v.143).

Fait notable, le ton du recteur a, ce jour-là, légèrement évolué, habituellement très marqué par un discours républicain, il a choisi d'y laisser davantage transparaître la dimension spirituelle. Comme s'il voulait montrer, sans insistance, que foi sincère et citoyenneté responsable ne s'opposent pas, qu'elles peuvent avancer ensemble. Parler d'islam, de valeurs, de responsabilité morale, tout en affirmant une pleine inscription dans la société française.

Cette rencontre a aussi été un moment de lumière pour celles et ceux que l'on oublie trop souvent. Les agents de l'ombre...Ceux qui entretiennent l'édifice, veillent à sa sécurité, assurent la continuité des services. Le recteur leur a adressé des mots simples, mais forts, rappelant que « *chaque geste accompli avec sincérité est une œuvre que Dieu voit* ». En ce début d'année, plusieurs d'entre eux ont été décorés et médaillés. Un hommage rare, mais profondément mérité.

Au fil des mots, une chose s'est imposée, ce discours n'était pas seulement une adresse, c'était une intention. Celle de rappeler que servir la Grande Mosquée de Paris, c'est servir une histoire, une foi, mais aussi une société. Avec exigence, avec humanité, et surtout tous ensemble.





LUMIÈRE ET LIEUX SAINTS DE L'ISLAM

À LA DÉCOUVERTE DES MOSQUÉES DU MONDE

86. LA MOSQUÉE DU SULTAN TIPU

LA MOSQUÉE DU SULTAN TIPU : UNE ARCHITECTURE DE RÉSISTANCE ET DE FOI, AU CŒUR DE L'INDE MUSULMANE

Par Noa Ory

Au cœur du sous-continent indien, là où les strates de civilisations se superposent sans jamais s'abolir, s'élève la mosquée du Tipu Sultan Mosque, l'un des témoignages les plus éloquents de la présence islamique en Inde. Édifice de pierres et de mémoire, elle ne se contente pas d'abriter la prière : elle incarne une vision du sacré indissociable de la dignité, de la souveraineté et de la résistance.

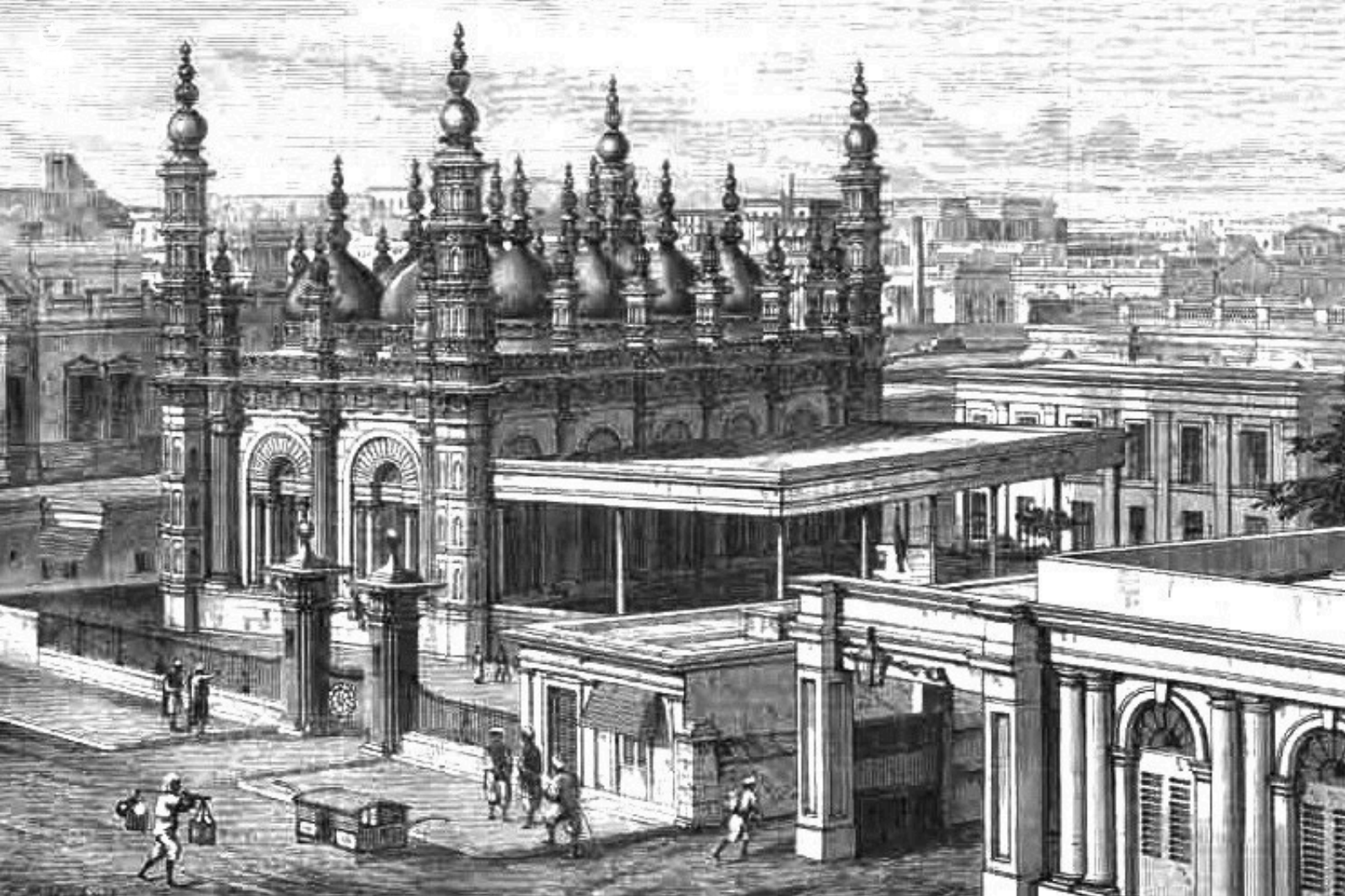
UNE ARCHITECTURE INDO-MUSULMANE AFFIRMÉE

La mosquée se distingue immédiatement par ses coupoles multiples, disposées selon un équilibre rigoureux, presque militaire, traduisant une conception de l'espace où la répétition n'est jamais monotone mais structurante. Ces coupoles, d'un dessin simple et puissant, dominent une salle de prière largement ouverte,

par une forêt de colonnes qui répartissent la charge et organisent le regard.

Nous sommes ici face à une architecture indo-islamique mûre, héritière à la fois des traditions mogholes, persanes et locales. Les formes sont claires, lisibles, sans surcharge décorative inutile. L'ornement, lorsqu'il apparaît, se concentre sur les éléments verticaux : corniches, niches, inscriptions.





LES MINARETS : VERTICALITÉ CONQUÉRANTE

Les deux minarets élancés qui flanquent l'édifice s'élèvent avec assurance, presque comme des tours de guet. Leur hauteur tranche avec l'horizontalité des salles et inscrit la mosquée dans le paysage urbain de manière forte. Ils ne sont pas de simples appendices rituels : ils participent à une grammaire architecturale de la vigilance.

Leurs ouvertures étroites, presque défensives, rappellent que la mosquée fut conçue à une époque de tension permanente, où la foi devait s'abriter dans la pierre, et parfois se défendre. Ici, la *muezzina* n'est jamais totalement séparée de la forteresse.

UN ESPACE INTÉRIEUR DE DISCIPLINE ET D'AMPLEUR

À l'intérieur, la mosquée déploie une ampleur maîtrisée. L'espace est vaste, capable d'accueillir un grand nombre de fidèles, mais jamais

écrasant. Les colonnes, régulièrement espacées, instaurent une cadence visuelle qui accompagne le mouvement du corps en prière. Les murs, sobres, laissent la primauté au sol et à l'orientation vers la *qibla*.

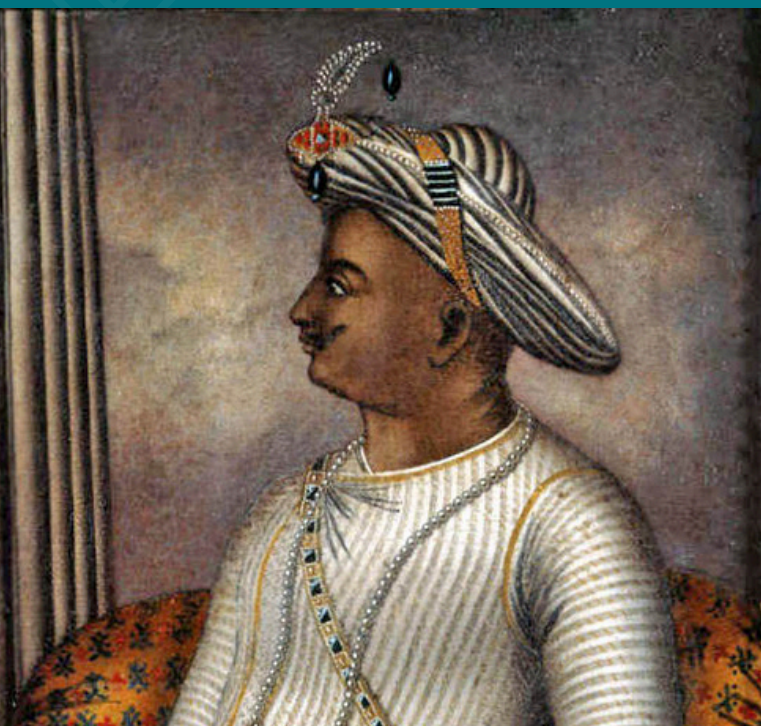
Les inscriptions persanes, gravées avec soin, rappellent la place centrale de cette langue dans l'islam du sous-continent, langue de savoir, d'administration et de spiritualité. Elles témoignent d'un islam lettré, structuré, conscient de son héritage.





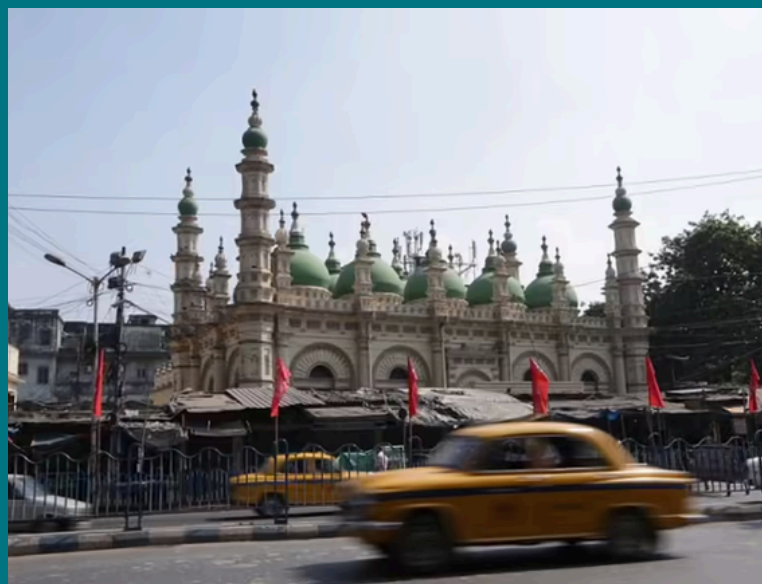
UNE MOSQUÉE-FORTERESSE, UNE FORTERESSE SPIRITUELLE

A Mysore comme à Calcutta, les mosquées liées au nom de Tipu Sultan s'inscrivent dans un même esprit : celui d'un islam organisé, discipliné, pleinement engagé dans l'histoire. Bâtie à proximité des palais et des bastions militaires, la mosquée n'est pas reléguée à la périphérie : elle est au cœur du dispositif. La mosquée devient ainsi lieu de prière, de rassemblement, de formation morale, où le souverain lui-même se plaçait à l'avant des rangs, donnant l'exemple. L'architecture traduit cette éthique : clarté, solidité, absence de frivolité.



TIPU SULTAN : QUAND L'ARCHITECTURE DEVIENT MANIFESTE

Impossible de dissocier cette mosquée de la figure de Tipu Sultan le « Tigre de Mysore ». Chef de guerre, stratège, inventeur, mais aussi homme de foi, il conçut l'architecture comme un outil de transmission des valeurs. Ici, la pierre parle : elle dit la fermeté sans brutalité, la piété sans repli, l'ouverture sans naïveté. Que cette mosquée soit aujourd'hui classée au patrimoine et restaurée malgré les tensions idéologiques contemporaines est en soi un message : l'architecture musulmane en Inde n'est pas un vestige étranger, mais une composante organique de l'histoire du pays.



UNE LEÇON DE PIERRE ET DE SILENCE

La mosquée du Sultan Tipu ne séduit pas par l'exubérance, mais par la justesse de son langage architectural. Elle rappelle que, dans la civilisation islamique, le sacré ne s'exprime pas seulement par la beauté, mais par la tenue, la cohérence et la responsabilité historique. C'est une architecture qui prie autant qu'elle veille. Une architecture où la foi ne fuit pas le monde, mais s'y tient droite, comme un minaret dans la tempête.









Les Mots voyageurs

D'après le *Dictionnaire des mots français d'origine arabe* de Salah Guermiche

80 | YATAGAN

ياتاغان

Par Noa Ory

Il est des mots dont l'entrée dans la langue se fait comme une entaille : nette, étrangère, immédiatement chargée d'images. Yatagan est de ceux-là. À peine prononcé, il convoque la courbure d'une lame, l'Orient militaire, l'ombre des empires et la fascination inquiète qu'ils exercèrent sur l'Europe moderne. Pourtant, derrière l'exotisme apparent, le mot obéit à une logique linguistique rigoureuse, solidement ancrée dans les langues du monde musulman.

Le français yatagan provient du turc ottoman *yatağan*, qui désigne un sabre court, à lame courbe et sans garde, caractéristique de l'armement ottoman entre le XVI^e et le XIX^e siècle. Le terme est parfois rapproché du verbe turc *yatmak* (« se coucher », « être couché »), allusion probable à la forme aplatie et allongée de la lame, faite pour reposer contre le corps. Mais cette étymologie interne au turc ne suffit pas à épuiser le sens culturel du mot.

Car le turc ottoman est lui-même une langue profondément nourrie d'arabe et de persan. Le lexique militaire, administratif et symbolique de l'Empire ottoman emprunte massivement à l'arabe, langue du savoir, du droit et du sacré. Si *yatağan* n'est pas un emprunt direct à l'arabe classique, il s'inscrit pleinement dans un univers linguistique arabo-islamique : celui où l'arme n'est pas seulement outil de combat, mais signe de rang, de loyauté et d'honneur.

Dans les chroniques arabes tardives, comme dans les récits voyageurs européens traduits de l'arabe ou du turc, le *yatagan* apparaît souvent comme une arme « musulmane » par excellence. Il n'est pas neutre. Il est chargé d'une altérité religieuse et politique. Ainsi, dans l'Europe chrétienne du XVe siècle, à l'époque de la chute de Constantinople, la comète de 1456 devient un signe céleste interprété différemment selon les confessions : croix pour les chrétiens, yatagan pour les musulmans. Le mot devient alors symbole, non de l'arme réelle, mais de la

puissance ottomane perçue, redoutée, fantasmée.

Lorsque *yatagan* entre en français au XIX^e siècle, il le fait par les récits historiques, la littérature romantique et orientaliste, puis par la langue savante. Il conserve son étrangeté graphique, ce y initial, cette finale gutturale comme pour signifier qu'il ne s'est jamais complètement naturalisé. Le mot désigne bien l'objet, mais il suggère aussi une violence venue d'ailleurs, une brutalité courbe, différente de l'épée droite occidentale.

La littérature française s'en empare avec gourmandise. Chez Hugo, Quinet ou Cohen, le *yatagan* dépasse l'armement : il devient image mentale, métaphore de la coupure, parfois même caricature ironique de la virilité guerrière. « *Se mettre des yatagans aux pieds* », écrit Albert Cohen à propos des skis : la lame orientale devient absurde, déplacée, presque burlesque. Preuve que le mot, une fois intégré, peut être retourné, détourné, domestiqué par le style.

Mais jamais il ne perd totalement sa charge d'origine. *Yatagan* reste un mot-frontière. Il rappelle que la langue française s'est construite aussi par le contact conflictuel avec le monde musulman : croisades, échanges commerciaux, diplomatie ottomane, récits de guerre et de voyage. Comme beaucoup de mots venus de l'arabe ou de langues arabisées, il entre par l'histoire avant d'entrer par l'usage.

Ainsi, derrière la lame du *yatagan*, c'est toute une géographie linguistique qui se dessine : Anatolie, Balkans, monde arabe, Méditerranée orientale. Le mot n'est pas seulement un vestige martial ; il est la trace d'un monde où les langues circulaient avec les armes, où les objets voyageaient avec les récits, et où la langue française, loin d'être close sur elle-même, s'est laissée entailler durablement par l'Orient.







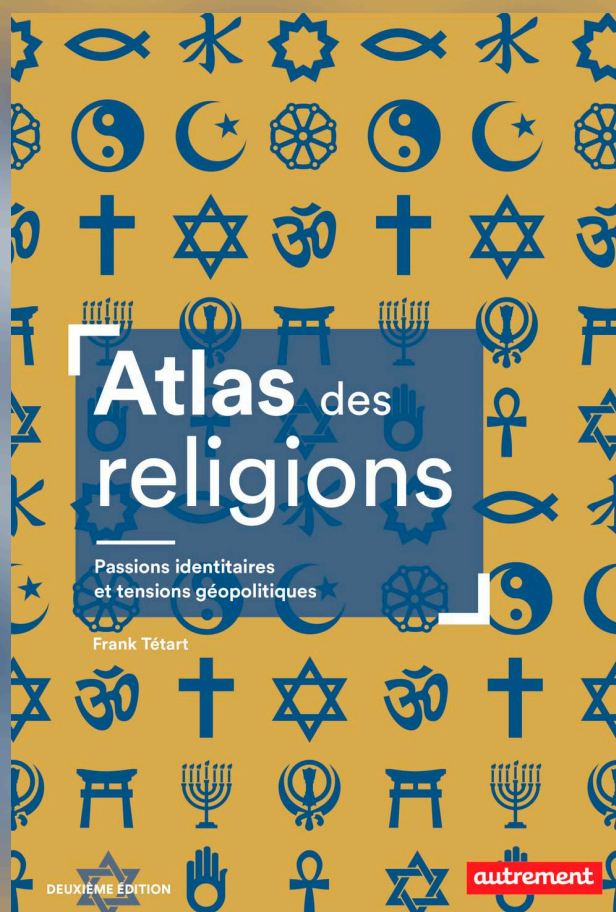
Plumes en éveil : un livre coup de cœur



ATLAS DES RELIGIONS
FRANK TÉTART

RÉSUMÉ

En 2023, le monde est plus religieux qu'il ne l'était en 1970. La religion est parfois redevenue une composante identitaire des peuples. Éléments de cohésion des communautés ou diffuseurs de messages de paix, les religions peuvent également être synonymes de violences et de tensions. Comment sont nées les principales religions du monde ? Quelle est l'expansion des religions aujourd'hui : christianisme, judaïsme, islam, sectes et dissidences... ? Quand la politique et les extrémismes s'en mêlent, les tensions géopolitiques et les débats sur la laïcité se multiplient. Quel peut être le rôle des religions dans un monde globalisé ? Ce tour du monde des différentes religions, en près de 90 cartes et infographies actualisées, retrace leur histoire et permet de mieux appréhender leur place dans la société d'aujourd'hui.



Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON



La citation de la semaine

ANDRÉ MALRAUX

“

**Le XXI^e siècle sera spirituel
ou ne sera pas.**

”

Événements

à venir ou en cours

EXPOSITION

"Et tout devient couleur" : les natures mortes de Baya Mahieddine

Dans l'atmosphère recueillie de la Grande Mosquée de Paris, les œuvres de Baya Mahieddine (1931-1998), figure majeure de l'art moderne algérien, s'installent avec la sérénité d'une évidence.

L'exposition « Et tout devient couleur », organisée sous l'égide du recteur Chems-eddine Hafiz, par Ayn Galle met en lumière une facette peu explorée de son œuvre : ses natures mortes, où couleurs et symboles tissent un véritable langage.

Cet hommage s'inscrit dans une continuité historique et symbolique. En 1947, lors de la première exposition de Baya à la galerie Maeght à Paris, Kaddour Ben Ghabrit, fondateur de la Grande Mosquée, honorait l'événement de sa présence. Près de quatre-vingts ans plus tard, le recteur Chems-eddine Hafiz prolonge cet héritage en affirmant la vocation de la Mosquée comme lieu de culte ouvert à la culture, à la transmission et au dialogue entre les civilisations.

Une exposition organisée par Ayn Gallery, avec le soutien de la famille Mahieddine, sous la supervision de la commissaire d'exposition, Yasmine Azzi-Kohlhepp.

 **PROLONGÉE JUSQU'AU 15 FÉVRIER 2026**
TOUS LES JOURS (9H-18H) SAUF LES VENDREDIS

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU Puits de l'ERMITÉ, 75005 PARIS

 **ENTRÉE COMPRISE**
DANS LE PARCOURS DE VISITE

JOURNÉES CULTURELLES

"Yennayer'Art" : entre racines et rêves

La Grande Mosquée de Paris ouvrira ses portes à une célébration culturelle dédiée à Yennayer, le Nouvel An amazigh 2976, à travers une programmation artistique inédite.

Bien plus qu'une tradition culinaire marquée par un repas rituel ou des douceurs partagées, Yennayer est avant tout une fête de transmission, de mémoire collective et de création.

Pendant deux jours, l'artiste HAMSI Boubeker, invité d'honneur de l'événement, conviera le public à un voyage sensible et poétique à travers les expressions artistiques amazighes.

 **LES 17 ET 18 JANV. 2026 (10H-17H)**

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU Puits de l'ERMITÉ, 75005 PARIS

 **ENTRÉE COMPRISE**
DANS LE PARCOURS DE VISITE

COLLOQUE

"Face à la drogue et à son trafic"

La Grande Mosquée de Paris s'empare d'un sujet d'importance à l'occasion d'un colloque le 21 janvier 2026 (10h-17h).

Ce colloque mobilisera une large palette d'universitaires, d'experts de terrain et de responsables religieux pour comprendre et lutter contre ce fléau en France.

Retrouvez le programme sur notre site internet grandemosqueedeparis.fr

 **MERCREDI 21 JANV. 2026 (10H-17H)**
SAUF LES VENDREDIS

 **GRANDE MOSQUÉE DE PARIS**
PLACE DU Puits de l'ERMITÉ, 75005 PARIS

 **SUR INSCRIPTION GRATUITE**
GRANDEMOSQUEEDEPARIS.FR

La Grande Mosquée de Paris
et la famille Mahieddine présentent l'exposition

ET TOUT DEVIENT COULEUR

LES NATURES MORTES DE **BAYA** MAHIEDDINE



EXPOSITION

**PROLONGÉE JUSQU'AU
15 FÉVRIER 2026**

Entrée comprise dans le parcours de visite

Tous les jours sauf vendredi
de 9h à 18h

Grande Mosquée de Paris

Salle Émir Abdelkader

Renseignements

grandemosqueedeparis.fr



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

Exposition organisée par AYN GALLERY





GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS



Yennayer'Art

entre **racines** et rêves

L'artiste

HAMSI Boubeker

mis à l'honneur
à la **Grande Mosquée de Paris**
à l'occasion de **Yennayer 2976**
la nouvelle année berbère

17 & 18 JANVIER 2026

Exposition de diverses collections
Narration de contes
Projection de contes animés
Dédicace

grandemosqueedeparis.fr



GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
Place du Puits de l'Ermite, Paris 5e



#21 JANVIER 2026

10H-17H



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

colloque

FACE À LA AU TRAFIC DE DROGUE

INSCRIPTION GRATUITE



Place du Puits de l'Ermite, Paris 5e



grandemosqueedeparis.fr



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS

PROGRAMME

#21JANVIER2026
10H-17H

colloque

FACE À LA AU TRAFIC DE DROGUE

10H00 OUVERTURE

- **Chems-eddine Hafiz**, recteur de la Grande Mosquée de Paris

10H30-11H30 TABLE RONDE | ENJEUX DE SANTÉ ET DE BIOÉTHIQUE

- **Sadek Beloucif**, président du Comité d'éthique et médical de la Grande Mosquée de Paris, chef de service à l'hôpital Avicenne de Bobigny [président de séance]
- **Amine Benyamina**, psychiatre, chef de service à l'hôpital Paul-Brousse de Villejuif et président de la Fédération Addictions France
- **Myriam Edjlali-Goujon**, neuroradiologue, Assistance Publique – Hôpitaux de Paris, vice-directrice de l'Unité BioMaps, Paris-Saclay

11H30-12H45 TABLE RONDE | L'EMPRISE DU TRAFIC, SON ÉCONOMIE ET SES RÉSEAUX

- **Michel Kokoreff**, sociologue, spécialiste des dynamiques sociales du trafic, professeur à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
- **Nacer Lalam**, économiste, ancien directeur de la recherche et de la valorisation à l'Institut des hautes études du ministère de l'Intérieur
- **Fabrice Rizzoli**, docteur en sciences politiques, spécialiste de la grande criminalité, fondateur de Crim'HALT

12H45 *Pause déjeuner*

14H15-15H30 TABLE RONDE | L'ENGAGEMENT DES RELIGIONS

- **Mikaël Journo**, aumônier général israélite des hôpitaux et rabbin à Paris 15e
- **Cheikh Khaled Larbi**, imam de la Grande Mosquée de Paris
- **Représentant de l'Église catholique en France**
- **Représentant de la Fédération protestante de France**

modération Raphaël Georgy

15H30-16H15 ENTRETIEN | PROTÉGER LA JEUNESSE ET LES FAMILLES

- **Dominique Attias**, avocate, spécialiste des droits de l'enfant, ancienne vice-bâtonnière de Paris

16H15-17H00 CLÔTURE | GRAND TÉMOIN





GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS